

V

Le Numéro } FRANCE..... Un franc
 } ÉTRANGER.. 25 cents

2^e ANNÉE



Vol. 13. — Octobre 1898

LA REVUE DES DEUX FRANCES

REVUE FRANCO-CANADIENNE

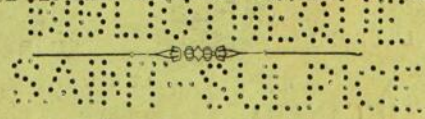


Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

Victorien Sardou (DE L'ACAD. FRANÇ.)	<i>La Bastille</i>	1
Albert Fleury	<i>Pleurs dans le rêve</i>	12
Anatole France (DE L'ACAD. FRANÇ.)	<i>La Dame à l'Eventail blanc</i>	13
Jean Mahondeau	<i>Tapisserie</i>	16
Benjamin Sulte	<i>Ballade de la Vigne</i>	17
Achille Steens	<i>Après la Guerre</i>	18
Abel Letalle	<i>Les Sphinx</i>	24
XXX	<i>Le Paris du Directoire</i>	25
Marc Legrand	<i>Narcisse</i>	37
Barry O'Delany	<i>La Découverte précolombienne de l'Amérique</i>	38
J. N. Legault	<i>Dodo, mon fils!</i>	42
Renée Allard	<i>Les Apparitions de Tilly</i>	44
Avila Bourbonnière	<i>Chronique américaine</i>	50
Arthur Smith	<i>Pour Georges Charette</i>	56
Alfred Parienti	<i>Les Issaouas</i>	59
Mérys	<i>Le Jardin</i>	62
Alfred Bonneau	<i>Les Canadiens-Américains</i>	67
Georges de Dubor	<i>Critique musicale</i>	70
Philippe Malpy	<i>Le Théâtre à Paris</i>	72
Fantasio	<i>Les Théâtres</i>	76

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES. — LA MODE PARISIENNE.



BUREAUX :

FRANCE
23, RUE RACINE
PARIS

CANADA
30, R. S^t-JACQUES | 29, R. S^t-JEAN
MONTRÉAL | QUÉBEC

ÉTATS-UNIS
21, RUE GOLD
LOWELL, MASS.

Administration Française

PARIS — 23, rue Racine, 23 — PARIS

DE 2 A 5 HEURES DU SOIR, TOUS LES JOURS

LA

Revue des Deux Frances

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET

Abonnements pour la France, le Canada et les Etats-Unis

Un An.	{ 15 francs. 3 dollars.	Six Mois	{ 9 francs. \$ L 20 cents.
----------------	----------------------------	--------------------	-------------------------------

Les abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de *Montréal*, de *Québec* (Canada) et de *Lowell*. Mass. (E.-U.).

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement : Au **Canada**, avec nos administrateurs de *Québec* et de *Montréal* ; aux **Etats-Unis**, avec notre Administrateur de *Lowell*, Mass., ou avec les Agents dûment accrédités par eux ; en **France**, avec la Direction de Paris.

A chaque Numéro : **LA MODE PARISIENNE**

VOYAGES MARITIMES

ET

PRATIQUES

PARIS, — 9, rue de Rome, 9. — PARIS



BILLETS

DE CHEMINS DE FER ET NAVIGATION

A PRIX REDUITS

en toutes Classes et par toutes Compagnies

EXCURSIONS

A FORFAIT

POUR TOUTE L'EUROPE

COLONISATION AU CANADA

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux adresses suivantes :

MONTRÉAL : 30, rue Saint-Jacques.

QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE

DE LA

Croix de Genève

142, Boulevard Saint-Germain, 142

PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET
ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialement en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans
les principales pharmacies de Québec et
de Montréal.

REMISE AUX DOCTEURS

La Bastille

Je visitais, avec quelques amis, à la grande Exposition de 1889, cette réduction de la Bastille, que tout le monde a pu voir, et qui, d'ailleurs, était bien faite pour en donner l'idée la plus fausse.

A peine avait-on franchi la porte d'entrée, que l'on voyait, dans l'obscurité, un vieillard, affublé d'une longue barbe blanche, couché sur « la paille humide » traditionnelle, — agitant ses chaînes, et poussant des *hou! hou!!* lamentables.

Et le guide des visiteurs disait, non sans émotion :

« Vous voyez ici l'infortuné Latude, qui est resté dans cette position, les deux bras enchaînés derrière le dos, pendant trente-cinq ans! »

Je complétais ce renseignement, en disant sur le même ton :

« C'est même dans cette attitude, qu'il a eu l'adresse de fabriquer l'échelle de cent quatre-vingts pieds de long, qui lui a permis de s'évader. »

L'assistance me regarda avec surprise, le guide avec malveillance et je m'esquivai.

La pensée qui me soufflait cette phrase est précisément celle qui a dicté à M. Funck-Brentano son livre sur la Bastille, où il remet les choses au point, et oppose aux légendes que tout le monde connaît, les vérités que bien des gens ignorent.

Car, en dépit de tout ce qu'ont écrit à ce sujet : M. Ravaisson, dans l'introduction à ses *Archives de la Bastille*, — Victor Fourniel, dans ses *Hommes du 14 juillet*, MM. Gustave Bord, Biré, Bégis, etc..., l'opinion publique sur le régime intérieur de la

Bastille, en 1789, s'en tient à cette description de Louis Blanc.

« Des cages de fer, rappelant le Plessis-les-Tours et les tortures du cardinal de La Ballue!... des cachots souterrains, affreux repaires de crapauds, de lézards, de rats monstrueux, d'araignées... dont tout l'ameublement consiste en une énorme pierre, recouverte d'un peu de paille; où le prisonnier respire un air empesté!... Enveloppé des ombres du mystère, condamné à une ignorance absolue du délit qui lui est intenté, et du genre de supplice qui l'attend... il cesse d'appartenir à la terre!... »

Si cette Bastille de mélodrame a jamais existé, celle du XVIII^e siècle n'y ressemble guère!... En 1789, ces cachots, situés au rez-de-chaussée de la Forteresse, avec fenêtres sur les fossés, ne sont même plus, comme sous Louis XV, réservés aux condamnés à mort, aux fous dangereux, aux détenus pour injures, vacarmes, voies de fait; ni aux gardiens pour infractions à la discipline! — Lors du premier ministère de Necker, l'usage en a été « aboli » pour tous les cas...

Le prisonnier, interrogé dès les premiers jours de son arrivée, n'ignore jamais de quel « délit » il est accusé, et n'a pas à se préoccuper du genre de supplice qui l'attend; car, depuis un siècle, il n'y a ni torture ni supplice d'aucune sorte à la Bastille.

Tout prisonnier, au lieu d'une oubliette ou d'une cage de fer, occupe une chambre assez vaste, dont le plus grand défaut est d'être fort mal éclairée par une étroite fenêtre, munie de barreaux, dont quelques-uns font saillie à l'intérieur. — Elle est suffisamment meublée; mais il ne tient qu'à lui de faire venir des meubles du dehors. Il peut se procurer, de même, les vêtements et le linge qu'il désire, et, s'il n'en a pas les moyens, on les lui fournit. Latude se plaint de rhumatismes; on lui donne des fourrures. Il souhaite une robe de chambre, « calemande à raies rouges ». — On court les magasins pour satisfaire à ce désir. Le sieur Hugonnet se plaint qu'on ne lui donne pas les chemises qu'il a demandées, « avec des manchettes brodées ». La dame Sauvé voudrait une robe de soie blanche semée de fleurs vertes. On ne trouve dans tout Paris qu'une robe blanche à raies vertes et l'on espère qu'elle s'en contentera.

Toute chambre est munie d'une cheminée ou d'un poêle. On fournit le bois de chauffage et le luminaire; le détenu peut se procurer des bougies à son gré, il a papier, plumes, encre à sa disposition...

... La Bastille ayant ouvert ses portes, ne croyez pas que les légendes qui la font si cruelle vont s'évanouir, comme les fantômes d'un vieux château, où l'on introduit la lumière.

Tandis que le « tout Paris » de Michelet assomme les Invalides qui lui ont livré la place; coupe en morceaux celui qui l'a empêché de sauter; égorge le major de Losme, l'ami, le bienfaiteur des prisonniers; torture le malheureux de Launey qui, de la Bastille à l'Hôtel-de-Ville, percé, tailladé, haché à coups de sabres, de piques, de baïonnettes, est finalement décapité à l'aide d'un petit couteau, — épisode sur lequel Michelet glisse avec art; — tandis que tous les malfaiteurs du quartier, accourus à la suite des combattants, courent aux bâtiments de service, pillent, brisent, jettent dans les fossés, meubles, livres, dossiers, archives, dont on aura tant de peine à recueillir les épaves, quelques bonnes gens se disent : « Mais, au fait, il y a des prisonniers!... Si nous allions les délivrer?... »

Ici, laissons la parole à Louis Blanc.

« Cependant les portes des *cachots* (il y tient;) se sont écroulées (!) sous un généreux effort; les prisonniers sont libres! Hélas! pour trois d'entre eux, il était trop tard! — Victimes depuis sept ans de vengeances inexplicables d'un père implacable, le premier, qui s'appelait le comte de Solages, ne retrouva, ni des parents qui consentissent à le reconnaître, ni ses biens devenus la proie de collatéraux avides!... Le second se nommait Whyte! — De quel crime était-il coupable!... accusé, soupçonné du moins? — On ne l'a jamais su! — Lui, on l'interrogea vainement. A la Bastille il avait perdu la raison! — Le troisième, Tavernier, à l'aspect de ses libérateurs, avait cru voir entrer ses bourreaux et s'était mis sur la défensive. On le détrompa en l'embrassant; mais le lendemain il fut rencontré errant par la ville, et prononçant des paroles étranges. — Il était fou! »

Autant d'erreurs *volontaires* que de mots !

Le comte de Solages était un exécrationnable libertin, enfermé à la requête de sa famille pour crimes « atroces et notoires ». — Ses parents eurent pourtant la bonté de le recueillir après sa délivrance, et c'est chez eux qu'il est mort, en 1825.

De Whyte et Tavernier n'étaient pas devenus fous à la Bastille. Ils étaient à la Bastille, parce qu'ils étaient fous ; et le second était, de plus, impliqué dans une affaire d'assassinat ! — Recueilli par un perruquier du quartier, il brisa tout chez son hôte, qui dut le faire interner à Charenton, où de Whyte vint le rejoindre. Ce n'était pas la peine de les changer de local.

Quatre autres prisonniers délivrés, Corrège, Bechade, Pujade et Laroche — étaient détenus comme faussaires.

Aussi Louis Blanc a-t-il soin de les passer sous silence !

Dix jours avant, une autre victime de la tyrannie gémissait dans les fers ! — Le marquis de Sade — qui, du haut de la plate-forme, ameutait les passants à l'aide d'un porte-voix. — De Launey dut le transférer à Vincennes, privant ainsi les vainqueurs de la gloire de délivrer le futur auteur de *Justine*. La République prit sa revanche, en le faisant plus tard secrétaire de la section des Piques !... fonction pour laquelle le désignaient ses vertus !

Mais de tous ces prisonniers, le plus célèbre, le plus populaire, celui dont tout Paris déplora les infortunes — c'est le fameux comte de Lorges — enfermé depuis trente-deux ans, dit la notice bibliographique que lui a consacrée l'auteur inconnu de sa délivrance.

C'est dans la brochure du citoyen Rousselet, vainqueur de la Bastille, qu'il faut en lire le récit.

« L'humanité pénètre dans des chemins rétrécis par la défiance. — Une porte de fer s'ouvre : que voit-elle ? — Est-ce un homme ?... Ciel !... ce vieillard chargé de fers !... la splendeur de son front, la blancheur de sa barbe pendante sur sa poitrine !... quelle majesté !... le feu qui étincelle encore de ses paupières semble procurer une douce lueur dans ce lugubre séjour !... »

Surpris de voir tant d'hommes armés, il leur demande si Louis XV vit encore !... On le délivre, et on le conduit à l'Hôtel de Ville !

Pendant quinze jours, tout Paris alla visiter le noir cachot où ce malheureux était enfermé depuis tant d'années, sans autre clarté que celle qui s'échappait « de ses paupières » ! Une pierre même de ce cachot figura au musée Curtius !... On publia son portrait !... Une estampe le représente, au moment où l'on brise ses chaînes, assis sur une chaise, dans sa chambre, à côté d'une cruche d'eau !

Et ce vieillard infortuné, personne ne l'a jamais vu !... Il n'a jamais existé !

En réalité, le 14 juillet, il n'y avait à la Bastille que sept prisonniers. — Deux fous, un sadique et quatre faussaires.

Mais, sur leur nombre, et leurs droits à la détention, Michelet reste muet ; — cela nuirait à son épopée. — Et il excelle à mettre en valeur tout ce qui peut servir sa thèse, à ignorer ce qui la contredit. — Aussi, se borne-t-il à parler des deux qui sont devenus fous » ! — Equivoque digne de Louis Blanc, — indigne de lui !

Les vainqueurs furent un peu surpris de ce petit nombre de victimes ! — plus surpris encore de les voir installées dans des chambres, dont quelques-unes avaient pour meubles des fauteuils en velours d'Utrecht. L'auteur de la *Bastille dévoilée* s'écrie : « Quoi?... Pas de cadavres ! Pas de squelettes ! Pas d'hommes enchaînés !! » — La prise de la Bastille, dit le cousin Jacques, a dessillé les yeux du public sur l'espèce de captivité que l'on y éprouvait ! »

En quoi il se trompait bien ! Les légendes ont la vie dure ! Une Bastille sans cachots, oubliettes, ni cages de fer ! — L'opinion publique n'admettait pas qu'elle se fût méprise à ce point !...

« Plusieurs prisonniers, dit l'*Histoire des événements remarquables*, etc., ont été mis en liberté ; mais quelques-uns, et c'est peut-être le plus grand nombre, sont déjà morts de faim, parce qu'on ne connaît pas la disposition de cette monstrueuse prison. Il y a de ces prisonniers, enfermés entre quatre mu-

railles, qui ne reçoivent à manger que par des trous pratiqués dans le mur. *On a trouvé une partie de ces prisonniers morts, affamés, parce que leurs cachots n'avaient pu être découverts qu'après plusieurs jours!* »

Une autre brochure, *Les Oubliettes retrouvées dans les souterrains de la Bastille*, rééditant une vieille fable qui avait déjà servi pour le cardinal de Richelieu, nous montre le prisonnier tiré de son cachot et conduit par le gouverneur dans « une chambre qui n'avait rien de sinistre. — Elle était éclairée par plus de cinquante bougies. Des fleurs odoriférantes y répandaient un parfum délicieux... — Le tyran causait amicalement avec son prisonnier! — Puis on donnait l'affreux signal, et une bascule pratiquée dans le parquet s'ouvrait et faisait disparaître l'infortuné qui tombait sur une roue garnie de rasoirs, que des agents secrets faisaient mouvoir... » — Et l'auteur termine par cette belle réflexion : — « Un tel châtiment, aussi lâchement combiné, n'est pas même croyable! — c'est cependant à Paris, dans cette ville si belle, si florissante que cela se trouve! »

Dorat-Cubières, qui fut une des hontes littéraires du xviii^e siècle, va plus loin!... Il a vu, — de ses yeux vu : — Un de ces trous où le captif enfermé avec du pain pour huit jours, n'avait plus après, pour subsister, que sa propre chair... « Dans ce trou, dit-il, se trouvait un squelette horrible, dont la vue me fit reculer d'effroi! »

Et l'imagerie populaire ne manqua pas de propager ces insanités... J'ai là une gravure du temps bien faite pour émouvoir les cœurs sensibles. — Sur les marches d'un sombre caveau, les vainqueurs, entraînent un personnage que son uniforme désigne comme un défenseur de la Bastille, et lui montrent un vieillard que l'on emporte; un autre détaché du plafond où il est suspendu par les bras; d'autres encore, couchés sur une roue garnie de crochets en fer, enchaînés, tordus dans des contorsions atroces par d'abominables engins, et, dans un trou, derrière une grille, apparaît le squelette que Dorat-Cubières n'a jamais vu!...

L'absence réelle de ces trous à squelette et d'oubliettes,

autres que les latrines, contrariat trop les idées acquises! — Cette Bastille devait cacher sous terre quelques caves inconnues, où gémissaient ses victimes! Et naturellement, en prêtant l'oreille, on entendit leurs appels désespérés! Mais après avoir percé les voûtes, creusé des puits, pioché, sondé... il fallut bien renoncer à ses chimères! et — chose plaisante à dire — avec regret!

On se rabattit alors sur les instruments de torture; car, bien que la question fût abolie depuis cent ans, comment concevoir la Bastille sans quelques petits instruments de torture?

On les découvrit sans peine.

« Des chaînes, dit Louis Blanc, que les mains de beaucoup d'innocents peut-être avaient usées, des machines dont personne ne put deviner l'usage. Un vieux corselet de fer qui paraissait inventé pour réduire l'homme à une immobilité éternelle!... »

Or, ces chaînes étaient celles des deux statues de captifs qui flanquaient la grosse horloge de la cour. — Les machines, dont personne ne devinait l'usage, les débris d'une imprimerie clandestine démontée, et le corselet de fer, un fragment d'armure du xv^e siècle...!

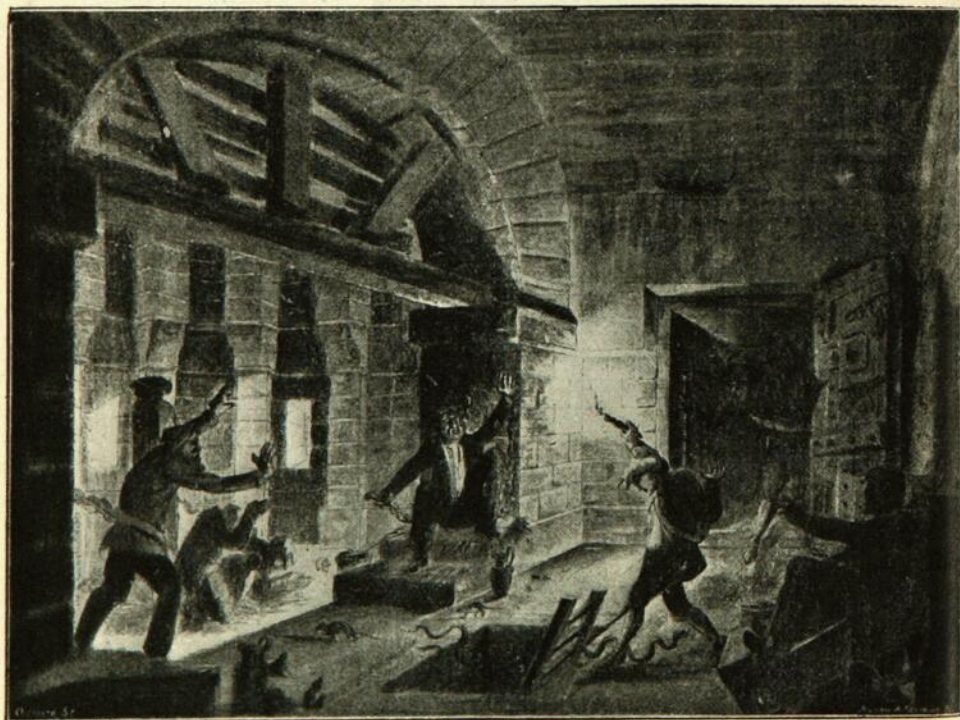
On manquait aussi de squelettes! — bien qu'on eût trouvé quelques ossements chez le chirurgien du château; mais la plus mauvaise foi était forcée d'avouer que c'étaient des pièces anatomiques. — Heureusement pour la légende, on fit une découverte plus sérieuse :

« Deux squelettes enchaînés par un boulet », affirmait le registre du district de Saint-Louis la Culture.

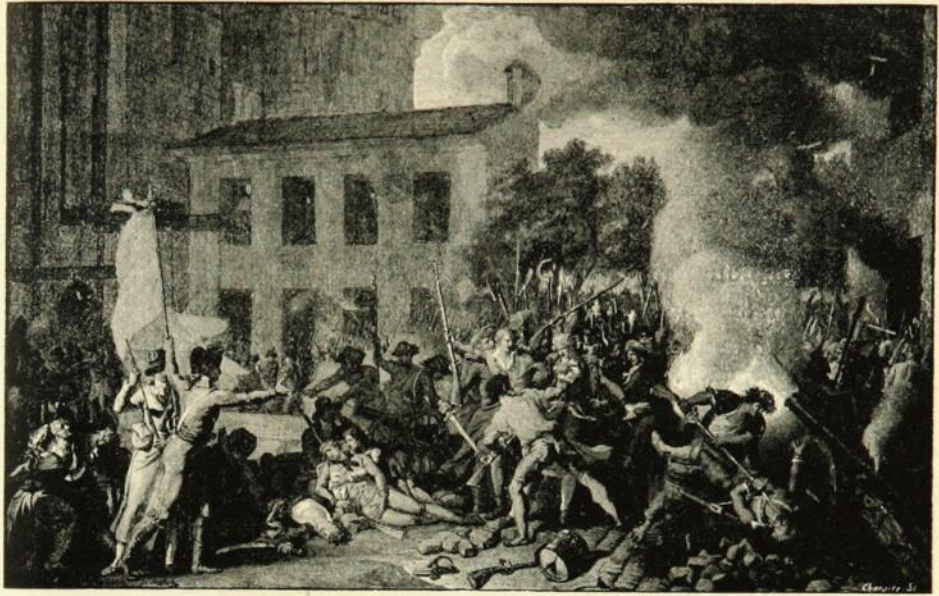
Ils sortaient tous deux du remblai dont était formé le bastion converti en jardin pour le gouverneur. L'un, dit le rapport de Fourcroy, Vicq-d'Azyr, Sabatier, invités à les examiner, fut trouvé renversé, la tête en bas, sur les marches d'un escalier profond, entièrement couvert de terre, et paraît être celui d'un ouvrier tombé par accident dans cet escalier obscur, où il n'a pas été aperçu par ceux qui travaillaient à ce comblement; l'autre, enterré avec soin dans une espèce de fosse; y avait été



Latude (d'après le portrait de Vestier).



Vue intérieure de la Bastille (d'après une aquarelle de l'époque)



Prise de la Bastille (dessin original de Thévenin).



Scène dans l'intérieur de la Bastille, 14 Juillet 1789 (d'après la toile de Klooger).

déposé sans doute depuis longtemps, avant qu'on eût idée de remplir ce bastion.

Quant au boulet, il devait dater de la Fronde.

Mais on avait besoin de squelettes! — On tenait ceux-là. C'était le cas d'en profiter!

Le démolisseur de la Bastille, ce charlatan de Palloy, les exposa à la vénération des fidèles, dans un caveau, à la lueur d'une lampe funéraire; après quoi on leur fit de magnifiques obsèques, avec tambours, clergé, cortège d'ouvriers, entre deux haies de gardes nationaux, de la Bastille à l'église Saint-Paul. — Et enfin, dans le cimetière attenant à l'église, on leur érigea, entre quatre peupliers, un monument dont une gravure contemporaine nous a conservé l'image.

Et, après une telle cérémonie, allez donc contester l'authenticité de ces reliques!...

Le souvenir de l'Homme au Masque de Fer est si intimement lié à celui de la Bastille, que je ne pouvais pas négliger cette grande mystification, qui, depuis deux cents ans, a fait noircir tant de papier!

Je lève ce fameux masque, qui d'ailleurs était en velours, et je montre la figure que l'on s'attendait bien à voir: celle de Mattioli, ce confident du duc de Mantoue, qui trahit à la fois Louis XIV et son maître.

Mais il ne faut pas espérer que le bon public accepte mes conclusions comme définitives. Le mystérieux a pour lui plus d'attraits que la vérité. Mattioli manque de prestige! — Tandis qu'un jeune jumeau de Louis XIV! — Voilà qui parle à l'imagination.

Et puis il faut compter avec les cicéroni, gardiens fidèles de toute légende, et dont la propagande est plus active que celle des érudits.

Pensez que chaque jour, à l'île Sainte-Marguerite, le cachot de l'homme au masque est ouvert aux visiteurs, par une bonne femme qui leur débite toutes les fables traditionnelles, sur le luxe du prisonnier, ses dentelles, sa vaisselle plate et les égards de M. de Saint-Mars!... Luttez donc contre cette conférence quotidienne!...

D'ailleurs il vous en cuirait !

Je visitai le château d'If, avant les constructions nouvelles.

La cicerone de l'endroit, autre bonne femme, nous montrait les cachots écroulés de l'abbé Faria et d'Edmond Dantès. Et les spectateurs contemplaient ces débris avec recueillement.

« Il me semble, dis-je, que ces cachots sont bien rapprochés et qu'Alexandre Dumas nous les montre plus éloignés l'un de l'autre !

— Oh ! bien, répliqua la dame, me foudroyant d'un regard de mépris..., si quand je parle histoire, monsieur me cite un romancier ! »

N'allez pas si loin. — Suivez, un jour, à Versailles, les promeneurs de l'agence Cook, guidés par un cicerone anglais. Vous le verrez désigner la fenêtre par laquelle Louis XVI est sorti, sur un pont volant, pour gagner son échafaud, dressé dans la cour de marbre !

Ce guide n'est point sot. — Il a compris que la place de la Concorde ne dirait rien à l'imagination de ses compatriotes ; tandis que le rapprochement se fait tout naturellement, dans leur esprit, entre l'échafaud de Louis XVI, à Versailles, et celui de Charles I^{er}, à White-Hall ?

Conclusion ? — Quoi que l'on puisse écrire et dire, rien ne prévaudra contre la croyance populaire : que la Bastille était « l'enfer des vivants » et qu'on l'a prise d'assaut. — Les légendes sont l'histoire du peuple. Celles surtout qui flattent ses instincts, ses préjugés et ses passions. On ne lui prouvera jamais leur fausseté.

Je vais être traité de « réactionnaire », car c'est l'être pour bien des gens que de ne pas tout dénigrer de l'ancien régime ! — Il avait, certes, ses vices et ses abus, que la Révolution a fait disparaître, pour les remplacer par d'autres, beaucoup plus supportables à coup sûr ; mais ce n'est pas une raison pour calomnier le passé et le faire plus noir qu'il n'était. Les fanatiques de la Révolution ont fondé, en son honneur, une sorte de culte dont l'intolérance est souvent agaçante. A les entendre, tout, avant sa naissance, n'était que ténèbres, ignorance, iniquités et misère. Il faut donc l'admirer sans réserves et pallier ses erreurs

et ses crimes ; jusqu'à dorer, disait Chateaubriand, le fer de sa guillotine ! — Ces idolâtres de la Révolution sont bien maladroits ! A vouloir forcer l'admiration pour tout ce qu'elle a fait, de bien et de mal, sans distinction, on provoque l'envie très injuste de la détester en bloc. Elle se passerait bien de tant de zèle ; car elle est de taille à souffrir la vérité, et son œuvre, en somme, est assez grande, pour qu'on n'ait pas à la justifier et à la glorifier par des légendes.

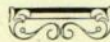
Victorien Sardou,
de l'Académie française.



PLEURS DANS LE RÊVE

Elle était ma petite amie, et je l'aimais
Comme un frêle lilas éclos dans une allée ;
Ces choses ne sont plus, je n'y pense jamais.
Car mon âme avec elle au loin s'est envolée,
Depuis que, pâle souffle évaporé de fleurs
Elle s'est doucement dans l'azur en allée.
Amour, espoir, regrets, souvenir et douleur,
Elle a tout emporté là-bas où sont les songes.
Pourtant mes yeux parfois se remplissent de pleurs.
Et cependant ses traits que l'âpre tombeau ronge,
Je ne les revois plus, pour toujours ils sont morts,
Illusion, chimère adorable et mensonge.
Mais en mon cœur son charme indélébile et fort
Survit, subtil parfum de violette brève,
Et c'est pourquoi la nuit je pleure quand je rêve.

Albert Fleury.



LA DAME A L'ÉVENTAIL BLANC

(*CONTE CHINOIS*)

Tchouang-Tsen, du pays Soung, était un lettré qui poussait la sagesse jusqu'au détachement de toutes les choses périssables, et comme, en bon Chinois qu'il était, il ne croyait point, d'ailleurs, aux choses éternelles, il ne lui restait pour contenter son âme que la conscience d'échapper aux communes erreurs des hommes qui s'agitent pour acquérir d'inutiles richesses ou de vains honneurs. Mais il faut que cette satisfaction soit profonde, car il fut, après sa mort, proclamé heureux et digne d'envie. Or, pendant les jours que les génies inconnus du monde lui accordèrent de passer sous un ciel vert, parmi des arbustes en fleur, des saules et des bambous, Tchouang-Tsen avait coutume de se promener en rêvant dans ces contrées où il vivait sans savoir ni comment ni pourquoi. Un matin qu'il errait à l'aventure sur les pentes fleuries de la montagne Nam-Hoa, il se trouva insensiblement au milieu d'un cimetière où les morts reposaient, selon l'usage du pays, sous des monticules de terre battue. A la vue des tombes innombrables qui s'étendaient par delà l'horizon, le lettré médita sur la destinée des hommes :

— Hélas ! se dit-il, voici le carrefour où aboutissent tous les chemins de la vie. Quand une fois on a pris place dans le séjour des morts, on ne revient plus au jour.

Cette idée n'est point singulière, mais elle résume bien la philosophie de Tchouang-Tsen et celle des Chinois. Les Chinois ne connaissent qu'une seule vie, celle où l'on voit au soleil fleurir les pivouines. L'égalité des humains dans la tombe les

console ou les désespère, selon qu'ils sont enclins à la sérénité ou à la mélancolie. D'ailleurs, ils ont, pour les distraire, une multitude de dieux verts ou rouges qui, parfois, ressuscitent les morts et exercent le magie amusante. Mais Tchouang-Tsen, qui appartenait à la secte orgueilleuse des philosophes, ne demandait pas de consolation à des dragons de porcelaine. Comme il promenait ainsi sa pensée à travers les tombes, il rencontra soudain une jeune dame qui portait des vêtements de deuil, c'est-à-dire une longue robe blanche d'une étoffe grossière et sans coutures. Assise près d'une tombe elle agitait un éventail blanc sur la terre encore fraîche du tertre funéraire.

Curieux de connaître les motifs d'une action si étrange, Tchouang-Tsen salua la jeune dame avec politesse et lui dit :

— Oserai-je, madame, vous demander quelle personne est couchée dans ce tombeau et pourquoi vous vous donnez tant de peine pour éventer la terre qui la recouvre? Je suis philosophe; je cherche les causes, et voilà une cause qui m'échappe.

La jeune dame continuait à remuer son éventail. Elle rougit, baissa la tête et murmura quelques paroles que le sage n'entendit point. Il renouvela plusieurs fois sa question, mais en vain. La jeune femme ne prenait plus garde à lui et il semblait que son âme eût passé tout entière dans la main qui agitait l'éventail.

Tchouang-Tsen s'éloigna à regret. Bien qu'il connût que tout n'est que vanité, il était, de son naturel, enclin à rechercher les mobiles des actions humaines, et particulièrement de celles des femmes; cette petite espèce de créature lui inspirait une curiosité malveillante, mais très vive. Il poursuivait lentement sa promenade en détournant la tête pour voir encore l'éventail qui battait l'air comme l'aile d'un grand papillon, quand, tout à coup, une vieille femme qu'il n'avait point aperçue d'abord lui fit signe de la suivre. Elle l'entraîna dans l'ombre d'un tertre plus élevé que les autres et lui dit :

— Je vous ai entendu faire à ma maîtresse une question à laquelle elle n'a pas répondu. Mais moi je satisferai votre curiosité par un sentiment naturel d'obligeance et dans l'espoir que vous voudrez bien me donner en retour de quoi acheter aux prêtres un papier magique qui prolongera ma vie.

Tchouang-Tson tira de sa bourse une pièce de monnaie, et la vieille parla en ces termes :

« Cette dame que vous avez vue sur un tombeau est Mme Lu, veuve d'un lettré nommé Tao, qui mourut, voilà quinze jours, après une longue maladie, et ce tombeau est celui de son mari. Ils s'aimaient tous deux d'un amour tendre. Même en expirant, M. Tao ne pouvait se résoudre à la quitter, et l'idée de la laisser au monde dans la fleur de son âge et de sa beauté lui était tout à fait insupportable. Il s'y résignait pourtant, car il était d'un caractère très doux et son âme se soumettait volontiers à la nécessité. Pleurant au chevet du lit de M. Tao, qu'elle n'avait point quitté durant sa maladie, Mme Lu attestait les dieux qu'elle ne lui survivrait point et qu'elle partagerait son cercueil comme elle avait partagé sa couche.

« Mais M. Tao lui dit :

« — Madame, ne jurez point cela.

« — Du moins, reprit-elle, si je dois vous survivre, si je suis condamnée par les Génies à voir encore la lumière du jour quand vous ne la verrez plus, sachez que je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un autre et que je n'aurai qu'un époux comme je n'ai qu'une âme.

« Mais M. Tao lui dit :

« — Madame, ne jurez point cela.

« — Oh ! monsieur Tao, monsieur Tao ! laissez-moi jurer du moins que de cinq ans entiers je ne me remarierai.

« Mais M. Tao lui dit :

« — Madame, ne jurez point cela. Jurez seulement de garder fidèlement ma mémoire *tant que la terre n'aura pas séché sur mon tombeau.*

« Mme Lu lui en fit un grand serment, et le bon M. Tao ferma les yeux pour ne les plus rouvrir. Le désespoir de Mme Lu passa tout ce qu'on peut imaginer. Ses yeux étaient dévorés de

larmes ardentes. Elle égratignait, avec les petits couteaux de ses ongles, ses joues de porcelaine. Mais tout passe, et le torrent de cette douleur s'écoula. Trois jours après la mort de M. Tao, la tristesse de Mme Lu était devenue plus humaine. Elle apprit qu'un jeune disciple de M. Tao désirait lui témoigner la part qu'il prenait à son deuil. Elle jugea avec raison qu'elle ne pouvait se dispenser de le recevoir. Elle le reçut en soupirant. Ce jeune homme était très élégant et d'une belle figure ; il lui parla un peu de M. Tao et beaucoup d'elle ; il lui dit qu'elle était charmante et qu'il sentait bien qu'il l'aimait ; elle le lui laissa dire. Il promit de revenir. En l'attendant, Mme Lu, assise auprès du tertre de son mari, où vous l'avez vue, passe tout le jour à sécher la terre de la tombe au souffle de son éventail. »

..

Quand la vieille eut terminé son récit, le sage Tchouang-Tsen songea :

— La jeunesse est courte ; l'aiguillon du désir donne des ailes aux jeunes femmes et aux jeunes hommes. Après tout, Mme Lu est une honnête personne qui ne veut pas trahir son serment.

Anatole France.

de l'Académie française.



TAPISSERIE

Non loin d'un lac où glisse indolemment un cygne,
 A l'ombre pourpre d'un sarment noueux de vigne,
 Vautré dans le gazon, Pan, le Faune aux poils roux,
 Fait voltiger ses doigts sur sa flûte à sept trous,
 Adroit et preste, et dans l'émoi des feuilles mortes,
 La ronde des Sylvains et des Nymphes accortes
 Tournoie, en prodiguant les rires à l'écho ;
 Tandis qu'au lointain d'or, sous les branches ombreuses,
 Un cortège de cerfs, aux poses langoureuses,
 Regarde vaguement la danse au bord de l'eau.

Jean Mahondeau.

Septembre 1898.

Ballade de la Vigne

Noé, sur la porte de l'arche,
Saluait le soleil levant
Et, rêveur, contemplait la marche
Des flots balayés par le vent.

« Seigneur, dit-il, dans ton empire
« Tout est si beau, tout est si pur !
« Pourquoi faut-il que je soupire
« En revoyant ton ciel d'azur ?

« O maître souverain du monde
« Me faudra-t-il donc abreuver
« De cette eau devenue immonde
« Par les corps qu'elle a dû laver ! »

Trois jours il pria, solitaire,
Sans boire, et le cœur oppressé,
Voyant se découvrir la terre,
Car le déluge était passé.

Enfin, il donne à sa famille
L'ordre de cultiver un champ —
Mais tout à coup dans le ciel brille
La figure du Dieu vivant !

Son regard n'a plus rien d'austère.
Il plane dans sa majesté,
D'un geste il a béni la terre ;
Dieu revient à l'humanité.

Sa main cueille, faveur insigne,
Dans les jardins du Paradis,
Le glorieux cep de la vigne
Et l'offre aux hommes réjouis.

Benjamin Sulte.

APRÈS LA GUERRE

On connaît assez mes sentiments pour les Etats-Unis, sentiments ultra-sympathiques s'il en fut, pour que je ne sois point soupçonné de parler ici avec l'aigreur d'un adversaire ; mais il est des vérités qu'il faut savoir reconnaître et que la fin de la guerre m'autorise à dire. Cette campagne de Cuba n'a pas laissé derrière elle que les souvenirs rians d'un pique-nique national. Si, suivant le mot du vieux général américain Sheridan, « la guerre est un fléau, la guerre est la mort », il était bon que ceux qui l'avaient oublié dans la lecture des bulletins de victoire, l'apprirent un peu de leurs propres yeux. Il était nécessaire que la grande foule, qui se laisse toujours prendre à la grande gloire des tueries collectives, et qui oublie de quelles atrocités se payent les lauriers, vit de près ce que le professeur Norton appelait « *le visage noir de la guerre* ».

Elle l'a vue sous les traits de ces soldats, revenus du champ de bataille et qui, couchés sous les tentes des camps ou proménés dans les voitures à travers les rues de leurs villes natales, lui ont offert une leçon de choses qu'elle n'oubliera pas. Pâles, haves, amaigris et débiles, ouvrant sur le peuple qui les acclamait de grands yeux étonnés, incapables de supporter aucune émotion et fondant en larmes devant les moindres marques de sympathie, ces soldats que nous avons vus s'en aller en mai dernier, vaillants et joyeux, ressemblaient maintenant à des spectres revenus des portes de la mort. Le 71^e régiment d'infanterie de New-York était parti avec un effectif de 1.043 hommes. Vous savez combien d'hommes ont défilé dans Broadway au milieu de la foule en délire qui les escortait à leurs casernes.

331 en tout et pour tout, parmi lesquels un bon nombre, ne pouvant marcher, avaient été chargés sur les cars !

Où donc étaient les autres ? 14 avaient été tués, 64 étaient blessés et tout le reste, — faites la différence, — était dispersé dans les hôpitaux, était mort en route ou avait été repris d'urgence par les familles. La voilà, la guerre !

Je n'ignore pas qu'on impute ces conditions meurtrières à la mauvaise organisation, à l'absence de nourriture, au manque de soins, à cette incurie inouïe contre laquelle s'élève à cette heure une clameur d'indignation.

Un soldat du camp Thomas déclare qu'il a vu des malades couverts d'insectes et de mouches, et dont personne ne s'occupait. Un autre affirme avoir entendu des malades appeler l'infirmière pendant une demi-heure sans recevoir de réponse. « J'ai vu, ajoute ce dernier, des infirmières s'endormir à leurs postes et rester sourdes aux appels des malades réclamant de la glace et de l'eau. » Un troisième se plaint qu'une *nurse* ait couvert le visage d'un malade avec un journal et elle-même, pendant ce temps, s'accoudant à un arbre, lisait. Il n'y avait, déclare-t-on, ni nourriture, ni médicaments, ni instruments, ni médecins en quantité suffisante. « Les hommes étaient couchés comme des chiens dans le camp Thomas, ajoute un aumônier. De pauvres diables, qui étaient malades et étaient brûlés par la fièvre, couchaient sur le sol pendant vingt-quatre heures sans que personne s'occupât d'eux. »

A Montaun, qui est plus à portée de New-York, mêmes scènes, mêmes plaintes. Mais ici, très vite l'initiative privée a suppléé aux fautes de l'administration. De New-York, des chargements entiers de fruits, de comestibles divers, de friandises, sont partis à l'intention des malades.

Il faut savoir dire ces choses et reconnaître ses propres faiblesses. Je suis partisan de ces armées de volontaires qui sauvèrent la France en 1793 et je ne crois guère utiles les armées permanentes qui, étant donné l'extrême rareté des guerres aujourd'hui, ne sont que ruineuses pour le pays qui les entretient. Nous n'avons pas eu, en France, de guerre depuis vingt-huit ans. Qu'ont donc fait pendant tout ce temps les 28.000 offi-

ciers qui sont à la solde de l'Etat? Ils ont vieilli devant leurs troupes sans avoir jamais tiré l'épée. N'oublions pas que la France s'obère chaque année davantage avec l'énorme tribut qu'elle doit payer pour son armée et sa marine : *plus d'un milliard par an!* (Deux cents millions de dollars.) Que de canaux ne creuserait-on point, que de chemins de fer ne construirait-on, que de routes ne tracerait-on, que d'œuvres utiles, en un mot, faisant vivre les pauvres gens, ne ferait-on avec une telle somme jetée dans le gouffre inutile de la guerre!

Je ne souhaite pas pour les Américains d'être jamais pris de la folie de s'offrir le luxe d'une armée *permanente*. L'exemple de la vieille Europe qui succombe aujourd'hui sous le faix des armes, est là pour les en dissuader. La proposition de désarmement du Tzar, si humainement grandiose, ne lui a été dictée, soyez-en sûr, que par la crainte d'un avenir terrible pour sa nation. La Russie, par suite de son peu de développement agricole même, sera tuée par ses propres soldats. L'Allemagne proteste de jour en jour, l'Italie succombe et ses enfants préfèrent s'expatrier en foule. La France fait encore bonne mine, grâce à son inépuisable richesse, mais déjà l'agriculture manque de bras et l'on est forcé d'envoyer des soldats pour faire la moisson.

Que les Américains pèsent bien tout cela, car ils auront à choisir peut-être entre la vie ou la mort pour leurs générations à venir. L'armée *permanente* est la ruine incontestable pour une nation. Je l'ai prouvé.

Mais l'armée *volontaire* a de nombreux défauts si l'on s'en rapporte à la dernière guerre. Ces soldats de la veille sont incapables de se plier aux nécessités parfois rigoureuses de la discipline. On ferait un long chapitre de tous les manquements qu'on a pu relever, devant l'ennemi même, car les volontaires se refusaient à se rompre aux exigences d'une armée régulière.

Que dire, par exemple, de cet officier d'un régiment du Massachusetts qui donna sa démission parce qu'on voulait l'obliger à punir ses hommes qui traînaient sur la route de Porto-Rico et ne voulaient pas avancer : « Songez donc, monsieur, dit-il à un journaliste, ce sont tous mes compatriotes ces hommes-là. Jamais je ne pourrais faire passer au conseil de guerre, des sol-

« dats que je connais personnellement et avec lesquels je vis! »

Un lieutenant du 22^e régiment de New-York, qui avait été obligé de démissionner pour faute contre la discipline, vit organiser en son honneur, par les soldats de sa compagnie, un grand banquet à la suite duquel il fut porté en triomphe, en même temps qu'on conspuait le nom d'un autre officier du même régiment.

Mais l'indiscipline a eu des effets plus graves et il n'est pas douteux que l'expérience que l'Amérique vient de faire d'une grande armée est de nature, dans une certaine mesure, à la dégoûter pour longtemps des agglomérations militaires. Est-il besoin de dire, en effet, que parmi les volontaires qui se sont engagés pour avoir ce qu'on appelle un bon « job » de 13 à 15 dollars par mois, il y a un certain nombre de « patriotes » qu'on préférerait ne pas rencontrer au coin d'un bois?

The Army and Navy, journal spécial militaire, a relevé quelques-uns de leurs exploits. A San-Francisco, deux troupes de soldats se sont mutuellement attaquées; d'autres ont causé dans une propriété pour 25.000 francs de dommages. A la Nouvelle-Orléans, ils ont terrifié les bars et menacé de lyncher des tenanciers. Au camp Alger, les désordres ont été si graves que le général dut prendre des mesures spéciales.

Que choisir alors, dira-t-on? — L'armée *nationale*, ni permanente, ni volontaire, c'est-à-dire l'armée réellement démocratique, réellement républicaine, qui enrôlerait *tous* les citoyens valides de 20 à 50 ans, sans qu'ils eussent à quitter leurs occupations, mais qui seraient prêts en cas de guerre. Et pour leur enseigner malgré cela le maniement des armes et l'école de discipline, de simples réunions, tous les dimanches matins dans chaque ville.

L'expérience est possible aux Etats-Unis plus qu'ailleurs. Les généraux sont des républicains comme leurs soldats, tous animés d'une foi commune en des principes politiques et sociaux, tous convaincus qu'ils luttent pour la civilisation et pour la justice et qu'ils apportent à des peuples opprimés des bienfaits auxquels eux-mêmes attachent un très grand prix et qui se trouvent énumérés dans la Déclaration d'indépendance. Et c'est

là une très grande supériorité. Il suffit à cet égard de lire le manifeste que Miles adressait au peuple de Porto-Rico, manifeste de républicain plus encore que de soldat et qui prouve que ces hommes savent pourquoi ils se battent.

Avec de tels éléments, l'armée nationale ainsi créée serait invincible. Le peuple américain serait le véritable peuple de civilisation et de lumière qui pourrait tendre la main à tous les opprimés et que, chez lui, nul ne pourrait vaincre. Il faut faire des socs de charrue avec les épées, mais tenir son fusil prêt au pied de son lit. Ceci serait une grande leçon pour la vieille Europe qui désarmerait à son tour. Quel splendide espoir ! La paix armée est une plaie mortelle, pire que la guerre, la vraie paix seule est fertile.

Il est besoin, Américains, d'une croisade nouvelle.

Et tandis que vous serez prêts chez vous contre toute surprise, prêchez au monde la dévotion à la paix et à la science. Faites-nous entendre cette grande clameur de fraternité qui sera la loi des temps futurs : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Achille Steens.

Les cendres de Christophe Colomb. — La presse espagnole a soulevé la question de savoir si l'Espagne n'aurait pas le droit de réclamer, comme sa propriété incessible et insaisissable, les restes de Christophe Colomb dont le tombeau s'élève dans la cathédrale de la Havane et si, en tout cas, le duc de Veragua ne pourrait pas, comme dernier descendant du grand navigateur, en revendiquer la propriété. Question épineuse, mais avant laquelle il conviendrait d'en trancher une autre : le tombeau de la cathédrale de la Havane contient-il les restes de Christophe Colomb ou ceux de son neveu Diego Colomb ?

Tous les deux, c'est un fait certain, furent inhumés dans la cathédrale de Saint-Domingue, quand cette île était possession espagnole. Il est non moins certain qu'en 1796 furent trans-

portés en grande pompe à la Havane les restes de Christophe Colomb, mais, parmi les grandioses cérémonies auxquelles donna lieu ce transfert, on n'oublia que la plus importante, celle de reconnaître l'authenticité de ces restes. Or, il paraît avéré que, si l'on possède bien, à la Havane, un Colomb authentique, c'est Diego et ce n'est pas Christophe. Comment en douter !

Il y a quelque vingt ans, devant la persistance de la tradition à Saint-Domingue, qui voulait que les Espagnols se fussent trompés de tombeau, les consuls étrangers obtinrent du gouvernement haïtien la permission d'ouvrir le tombeau laissé dans la cathédrale. Et que découvrirent-ils ? Une épitaphe et des inscriptions qui apportaient la preuve qu'ils avaient devant les yeux les restes de Christophe Colomb, et que ceux transférés à la Havane n'étaient autres que ceux de Diego. En témoignage de cette constatation, les consuls rédigèrent et signèrent un procès-verbal qu'ils déposèrent aux archives de la cathédrale de Saint-Domingue.

À l'ouverture du tombeau était présente une dame américaine, qui demanda la permission de prendre une pincée de poussière du corps de « celui qui donna un nouveau monde à l'Espagne ». Cette poussière fut mise dans une petite boîte de cristal et exposée avec les autres reliques de Christophe Colomb à l'Exposition de Chicago, où chacun put la voir. On peut même se rappeler qu'un voleur tenta de s'en emparer.

Si les consuls ne se sont pas eux-mêmes trompés, et ils paraissent être sûrs de leur fait, il est donc certain que ce ne sont pas les cendres de Christophe Colomb que les Espagnols pourraient être admis à ramener en Espagne.

Si l'Espagne ou le duc de Veragua veut rentrer en possession des cendres du grand homme, c'est à Saint-Domingue et non à la Havane qu'il lui faudra s'adresser. L'erreur commise par la Commission espagnole d'il y a cent ans est assez explicable. Elle eut à faire un choix parmi les nombreux Colomb enterrés dans la cathédrale de Saint-Domingue, dont plusieurs portaient le nom de Christophe; elle eut la malchance de passer à côté du vrai. En tenant à honneur de s'abriter sous son ombre illustre,

sa descendance à placé l'Espagne devant l'embarras d'un choix qui n'a pas été heureux.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que, pour si peu de chose qu'un procès-verbal solennellement rédigé par des témoins qui, cette fois, n'ont pu se tromper, la cathédrale de la Havane soit déposée depuis sa rédaction du tombeau de Christophe Colomb. On a continué quand même, depuis vingt ans, à s'incliner avec respect, et même dévotion — puisque l'on parle de canoniser Christophe Colomb — devant les cendres de son neveu Diego. Rien ne persuadera les Havanais qu'ils ont été trompés, et, si, Saint-Domingue offrait de réparer l'erreur commise, ils accepteraient sans doute le don de Christophe, mais sans vouloir se dessaisir de Diego. Deux sûretés valent mieux qu'une.



LES SPHINX

La pyramide au ciel dresse son épouvante,
 Dans l'immensité blonde, où le désert s'étend,
 Dans l'air tranquille et lourd d'un soleil éclatant
 Sur la masse de pierre à l'énigme savante.

Quel symbole éternel ou sacré, que l'on vante,
 Quel orgueil surhumain, quel chiffre palpitant
 Cache, sous ses débris, ce bloc inquiétant,
 Dont l'âme nous demeure à jamais décevante ?

L'astre géant qui veille aux sépulcres des dieux
 Eclairera, peut-être, à ses feux radieux,
 Notre esprit trop leuré d'une ombre périssable...

Mais le soleil, soudain, dans le sang disparaît,
 Après avoir, tout bas, confié son secret
 Aux grands Sphinx endormis dans les couches de sable.

Abel Letalle.

Paris, 1898.



Le Paris du Directoire

(1796)

La nuit tombe ; écoutez : toute la ville est en bruit, et, fatiguant les échos, un orchestre, fait de milliers d'orchestres, sonne au levant et au couchant de la ville, sur la rive droite et sur la rive gauche de son fleuve. Partout, les violons chantent ; et des culs-de-sac obscurs s'envolent dans l'ombre les notes criardes des archets aigres.

Les ménétriers halètent, et à tout coin, à tout carrefour, les musiques tapagent, et mêlent, sans les marier, les tintamarres de leurs rythmes ennemis.

La France danse.

Elle danse depuis thermidor ; elle danse comme elle chantait autrefois : elle danse pour se venger, elle danse pour oublier ! Entre son passé sanglant, son avenir sombre, elle danse ! A peine sauvée de la guillotine, elle danse pour n'y plus croire ; et le jarret tendu, l'oreille à la mesure, la main sur l'épaule la première venue, la France, encore sanglante et toute ruinée, tourne, et pirouette, et se trémousse en une farandole immense et folle.

C'est le dieu Vestris qui succède au dieu Marat ! — Courez, courez partout avec votre pochette, maîtres de danse ! Allumez-vous, lustres éclatants, soleils des nuits ! Fournisseurs d'orchestre, Helman de la rue Gaillon, ayez toujours prêtes d'harmonieuses cohortes, des troupes de musiciens infatigables, en haleine jusqu'à quatre heures du matin ! — Aux heures nocturnes, les marteaux frappent aux portes : Violons ! réveillez-vous ! voilà six écus de six livres, et une bouteille de vin pour

votre nuit ! Bienheureux le ci-devant riche qui sait râcler : il vit en faisant sauter les nouveaux riches ; et souvent un pauvre honnête homme, qui fait sa partie dans l'orchestre, reconnaissant Jasmin dans le salon, joue : *Ahi ! Povero !*

Tout ce peuple se rue au bal. Il vit l'heure qui est, dépouillant le souvenir, abdiquant l'espoir ; il s'enivre de bruit, de lumières, de gaze remuée, de chaudes odeurs, de jambes devinées, de regards, de formes, de sonorités ; et Terpsichore suffit à les



Barras

consoler dans leurs peines, tous ces Français, tous ces jeunes Armagnacs deux ans arrosés du sang des échafauds où leurs pères mouraient !

On danse en fins souliers ; on danse en gros sabots ; on danse aux nasillements de la musette ; on danse aux suaves accents des flûtes ; on danse en scandant la bourrée ; on danse en sautant l'anglaise ! Et le riche et le pauvre, et l'artisan et le patron, et la

bonne compagnie et la mauvaise, tous se démènent du meilleur de leurs jambes dans cette bacchanale épidémique qui court six cent quarante-quatre bals.

On danse à vingt-quatre sous par cavalier, à douze sous par citoyenne, rue des Filles-Saint-Thomas, entre le passage Fey-

deau et la rue Notre-Dame-des-Victoires, à la maison de la *Modestie* ;

On danse tous les quintidis et les décadis, chez le citoyen Failly, au Musée, rue de Thionville, ci-devant Dauphine ;

On danse rue de la Loi, n° 1238, chez le citoyen Travers, moyennant cinq livres par cavalier ;

On danse au *Bal de Calypso*, chez Maloisel, faubourg Montmartre, 109 et 110, moyennant une mise décente ;

On danse rue Neuve-des-Capucines, près celle des Piques, chez le citoyen Blondel ;

On danse rue du Mont-Blanc, au coin du boulevard, chez le citoyen Justin ;

On danse rue de la Loi, vis-à-vis l'Arcade Colbert, chez le citoyen Dolat, professeur de danse ;

On danse, *Hôtel de la Chine*, rue Neuve-des-Petits-Champs, vis-à-vis la Trésorerie ;

On danse chez Lucquet, rue Etienne ;

On danse, maison Mauduit, rue Poissonnière ;

On danse, rue des Prouvaires, chez Loiseau ;

On danse, rue de Jussienne, chez Maréchal ;

On danse, place Vendôme, chez Guittel ;

On danse au bal Allemand de la rue Tiquetonne ;



Un Incroyable en 1795 (d'après Carle Vernet).

— On danse au bal rue Neuve-Saint-Eustache, où les dames seules ne sont pas admises ;

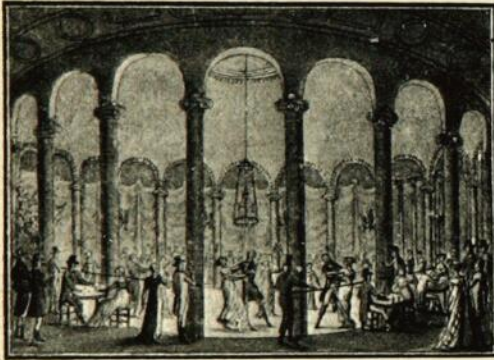
On danse, tous les dimanches et tous les jeudis, au bal d'hiver et au billard de Société, rue Saint-Jacques, n° 5, l'allée en face la rue de la Parcheminerie, au fond de la cour ;

On danse partout, on danse sur les souvenirs ;

On danse au quai de la Vallée, dans l'enclos des ci-devant Augustins ;

On danse au Noviciat des Jésuites ;

On danse au couvent des Carmélites du Marais ;



Le-bals du Directoire : Paphos.

On danse au séminaire Saint-Sulpice ;

On danse aux Filles de Sainte-Marie ;

On danse sur le sang, on danse sur septembre !

On danse rue de Vaugirard, dans la maison des ci-devant Carmes-Déchaux !

On danse dans l'ancien cimetière de

Saint-Sulpice ! On danse, et sur la porte sculptée, au-dessous des mots encore écrits : *Has ultra metas beatam spem expectantes requiescunt*, un joli transparent rose annonce : *Bal des Zéphirs* !

On danse sur ses larmes, on danse sur ses deuils ! On danse entre fils et filles de guillotins ; et ces grandes douleurs, qui se devaient d'être immortelles, sautillent sous l'archet des rigaudonniers ! Les Artémises souriantes se remuent avec grâce ; les orphelins et les orphelines, toutes larmes séchées, s'enlacent pour la valse et le zéphyr. — Et comme raconte un témoin oculaire, qui est Polichinelle : « Je vis un beau jeune homme, et ce beau jeune homme me dit : — Ah ! Polichinelle, ils ont tué mon père ! — Ils ont tué votre père ? — et je tirai mon mouchoir de ma poche, et il se mit à danser :

Zigue, zague, dondon,
Un pas de rigaudon! »

— On danse dans le faubourg Saint-Germain *au bal des Victimes*.

On danse du haut en bas de la société : les marchands dansent avec leurs voisines ; et la *cagnotte* paye les violons. Pour trente sous, jeunes commis et clercs dansent avec les couturières et



Une audience publique du Directoire.

les grisettes. Pour vingt sous, apprentis bijoutiers, metteurs en œuvre, coiffeurs, garçons tailleurs et tapissiers, dansent avec les ouvrières en linge et les femmes de chambre. Pour deux sous le cachet, les garçons cordonniers, les serruriers, charpentiers, menuisiers, dansent avec des nymphes de guinguettes, les hargnières et les bouquetières. Et jusque dans ces granges qu'un poteau sans orthographe annonce *Faxhall*, dont le lustre est un chandelier de fer accroché à une corde; le buffet, le broc d'un garçon de cabaret; le glacier, un marchand de tisane, l'orchestre, une vielle; jusque dans les Porcherons de la ca-

naïlle, il est une joie bondissante, des sauts, des trépignements sans cadence : on danse !

La bonne compagnie est entrée dans le branle général. Elle danse. Elle danse au bal par abonnement. Elle danse au bal du

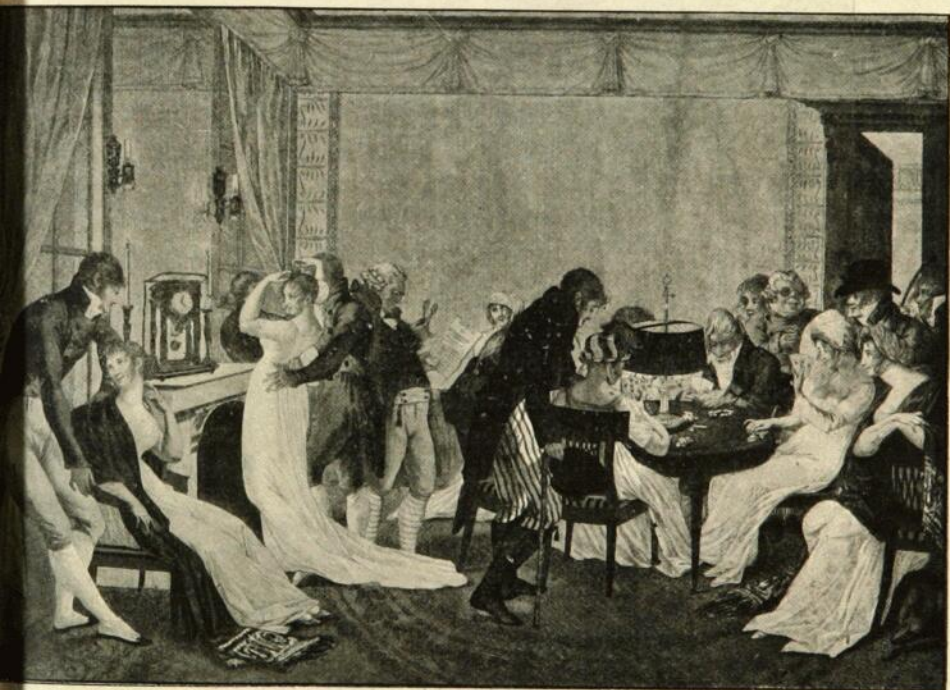


La promenade du boulevard des Italiens sous le Directoire.

bel air, où il est une salle de rechange pour les pantalons couleur de chair. Elle danse pour cinq livres.

Elle danse au n° 80 de la rue d'Orléans-Honoré, à l'hôtel d'Aligre. Elle danse au bal de l'hôtel Biron, dont Gérard dirige l'excellent orchestre. Elle danse au Lycée des bibliophiles et des

nouvellistes, rue de Verneuil. Elle danse maison Egalité, aux bals du Cercle de l'Harmonie, entremêlés de morceaux de harpe. Elle danse à la maison dite des Tuileries, rue Honoré, où Krasa fait entendre l'*Instrument du Parnasse*. Elle danse à la maison d'Orsay, sous les plafonds dignes de Pierre de Cortone, dans des salons décorés comme les thermes de Titus, autour des tables de mosaïque, autour des tableaux de Boucher et de Taraval.



Un salon sous le Directoire. — La bouillotte.

Elle danse au bal de la maison de Richelieu, couronné par un ambigu. Elle danse sous ces lambris que déshonorent, le dimanche, la fumée des pipes et la flamme des punchs ; sur ces parquets que foulent des bottes huilées, où tombent et se vautrent les gens du Palais-Royal.

Elle danse au Wauxhall de la rue de Bondy, dont le citoyen Joly, artiste du Théâtre des Arts, a l'entreprise.

Elle danse au pavillon du Hanovre.

Elle danse, rue de l'Echiquier, au pavillon de l'Echiquier. C'est la ci-devant maison du fleuriste Wenzell, dont les fleurs de papier faisaient, dit-on, la Nature jalouse. Plus de débouchés à ces merveilles ! A peine, dans la salle de la fabrique, quelques



Les bals du Directoire : Tivoli.

ouvrières travaillant d'après la collection de fleurs et de feuilles rangée contre les murs. Et Wenzell fait de sa maison maison de plaisir, de concerts, de bals par souscription. Le monde accourt, brillant et nombreux, emplissant les salons et la rotonde qu'orne l'autel de l'A-

mour, ou l'épreuve de la Sensibilité. Pour ses *balladères*, ainsi il appelle ses fêtes, Wenzell mêle toutes les distractions. Il évoque le rire, avant de lancer les danses ; et le fameux Thiémet, le miraculeux imitateur, ne donne la place aux danseurs qu'après avoir égayé tous et toutes avec ses *Moines gourmands*, sa *Chasse du moulin*, et son *Arracheur de dents*.

LE RÈGNE DES FEMMES

« La voici !... la voilà ! — Qui donc ? — Mme Tallien ! — Mme Tallien ! » — Et chacun de courir et d'accourir, qui bousculant une chaise, qui cognant un banc, qui coudoyant un arbre. Les jeunes gens volent, les vieillards se hâtent, le public se groupe. Mme Tallien, assiégée de muets hommages, fend, pour circuler, la foule essoufflée et se promène lentement à travers cette haie de curiosités impatientes, de cœurs blessés, de regards qui s'empressent.

Mais où la meilleure compagnie danse, où madame Hamélin

vient le plus souvent apporter ses grâces créoles, c'est à l'hôtel Longueville, à cet hôtel Longueville à la vogue duquel succédera dans quelques années l'hôtel de Merci. Là, dans ces salons majestueux comme une galerie du Louvre, roulent trente cercles de contredanse à seize ; si vaste est la salle, que deux quadrilles de négresses dansent incognito dans un enfoncement près de la porte d'entrée. L'archet d'Hullin commande, et tout ce monde ondule aux accompagnements prolongés des cors...

La révolution de thermidor a été la victoire de la femme. La Terreur était une tyrannie toute virile, et elle était l'ennemie personnelle de la femme, en ce sens qu'elle lui prenait son influence et ne lui donnait que des droits. La Terreur détrônée, les femmes ont recouru à leur rôle éternel : elles ont apitoyé les cœurs, pour mener les esprits ; elles ont fait de la révolution politique une révolution sentimentale. Puis, les larmes mal séchées, elles ont jeté la France vers leur patron : le plaisir ; et bientôt elles ont été les maîtresses et les reines en ce pays qui venait de jeûner de luxe, de diamants, de galanterie et de fêtes. Jamais la femme n'a occupé le public d'une façon pareille, jamais elle n'a touché aux affaires d'une si apparente manière. Ce n'est plus une seule disposant du bon plaisir d'un seul maître, et gouvernant son caprice ; c'est une nuée d'épouses et de favorites tenant à elles une nuée de roitelets. Les femmes ordonnent du choix des généraux, elles décident de leurs succès et de leurs revers, elles commandent leur réputation. Et non seulement l'opinion publique est à elles et leur appartient, non seulement leur recommandation écrite est bien plus qu'un titre de préférence, un brevet d'impunité ; mais encore elles larronnent les clefs du trésor public à la ceinture des gardiens endormis, et elles mènent avec leurs mains les mains qui accordent les soumissions et consentent les marchés.

Et pourtant dans cette troupe de femmes, aimables au-delà du permis, influentes au-delà du raisonnable, dans ces créatures légères et usurpatrices, il en est quelques-unes de la famille des Cléopâtres : — enchanteresses qui charment la postérité ! il leur suffit de se montrer à l'Histoire pour que l'Histoire les regarde, leur sourie, et leur pardonne !

MADAME TALLIEN

La jolie ambassadrice envoyée pour réconcilier les femmes avec la Révolution, les hommes avec la Mode, le commerce avec la République, la France avec une cour ! Elle est une Pompadour venue après tant de Lycurgues ; et, de sa voix enchantée,



Madame Tallien (d'après le portrait de Gérard).

elle rappelle de l'exil et les ris et les jeux ! Elle fait étendre les tapis sur les taches de sang ; elle verse à la France oublieuse le Léthé de la folie ! Et reconstituant un Versailles tout autour d'elle, prêchant les dépenses, l'amour, les élégances, elle entraîne à la musique, elle entraîne à la danse, elle entraîne à la vie tout ce monde tout à l'heure occupé à mourir. Visant à tous les protectorats aimables, cette favorite de l'opinion publique fait rayer l'art de la liste des

émigrés ; et elle honore le Salon d'une toilette nouvelle. Elle a, comme une maîtresse de roi, la tutelle des théâtres et de leur monde ; et le Dauberval qu'elle protège et qu'elle marierait s'il voulait, est un chanteur qui se nomme Martin. — Quand elle se promène triomphalement par les rues, dans son carrosse sang

de bœuf, blanche, et vêtue d'un nuage, Paris s'incline comme devant l'âme et le génie et la fortune du Directoire.

Cette femme est la fée du Luxembourg. Elle pare ses cérémonies de son sourire. Elle organise ses parties et ses galas. Elle se change, elle se métamorphose pour rajeunir ses fêtes et leur donner un nouvel attrait. Tantôt, c'est Calypso accueillant les amis de Tallien dans sa chaumière du Cours-la-Reine, et les promenant sous les dais de verdure enlacés d'emblèmes, parmi les arbres, comme la nymphe du lieu. Au palais de Surène, c'est une paysanne de Frascati ; déesse déguisée, qui se trahit en marchant ! —

Comme un spectre léger, avec lequel ses doigts badinent, elle tient en main la surintendance du goût ; et par elle, les forté-pianos de la liste civile, dont on laissait dormir les mélodies, sont distribués aux belles mains dignes de les réveiller. Parelle, la maison directoriale est emplie de collections de musique de Marie-Antoinette, de Mme Vic-



La Belle Merveilleuse à la promenade.

toire, de Mme Elibeth et de Bombelles. Elle est parmi les cinq rois comme une Grâce obéie, qui les range à ses menus vœux. Son exemple fait autorité pour le détail et le décor de leur intérieur ; et se met-elle à raffoler de porcelaine de Sèvres, ministres et directeurs ne manquent aussitôt d'avoir un cabaret sur leurs tables.

Le caprice de Mme Tallien sauve une manufacture !

Qui ne l'applaudit en tout ce qu'elle commande, et en tout ce qu'elle ose, qui ne l'applaudit en son chant, qui ne l'applaudit en sa danse, cette Sempronia qui repose les yeux lassés de Catilina, et ne conspire que pour les amusements ? Tout son esprit a été tourné vers l'agrément : et la harpe, le triomphe de ses beaux bras ! — et les langues méridionales, musique de la voix ! — elle sait tout ce qui enchaîne les regards et les oreilles. — Therezia s'anime-t-elle, lorsqu'au profond des nuits, s'acharnant à une bouillotte, elle arrache ou jette au hasard des poignées de cent louis ? son visage s'embellit d'un charme qu'on ne trouve qu'en elle. Circé ! qui, au temps des échafauds et des bonnets rouges, obligeait les bourreaux à se poudrer à la poudre d'œillet ! et qui aujourd'hui, dans le cortège du jabot et des culottes à rosettes de Fréron et de sa jeunesse dorée, mène, en souriant, le chœur des scandales de la France !

Mme Tallien règne : les femmes de Feydeau la proclament laide, et les vendémariens l'avouent jolie. Elle règne : mais que de jalousies, que de médisances, et que de calomnies autour de son trône ! Ses amies ne peuvent lui pardonner ni ses voitures, ni ses épaules. L'un lui fait un crime de son nez et l'autre de son mari. Les petits journaux démentent bruyamment le prétendu écriteau attaché par un royaliste « à pa-ôle numé-ai-e » au bas du costume romain de la citoyenne Tallien : *Respect aux propriétés nationales*. Ils racontent le mot de celui-là attaché au pas de Mme Tallien : « Qu'avez-vous, monsieur, à me considérer ? — Je ne vous considère pas, madame ; j'examine les diamants de la couronne. » Ceux-ci lui rappellent son chocolat à la vanille pendant que les têtes tombaient à Bordeaux. Quelle joie pour les satiriques que le ménage Tallien ! C'est une histoire, et puis une autre histoire. Le matin l'on s'est dit : Mme Tallien est décidément brouillée avec son mari. — « Ah ! dit l'une, il était bien difficile qu'elle pût supporter aussi longtemps le supplice de Mézence ! — A tout péché miséricorde ! répond une bonne âme ; cette pauvre madame Tallien, elle était si honnête, qu'on ne comprenait rien à ce mariage-là !... » — Et le soir, voilà, de par les novellistes, Mme Tallien remariée

de plus belle ! Et le lendemain, un méchant prédit : « Enfin, Mme T... a eu de petits retours à l'honnêteté. Enfin elle a menacé de le quitter ; enfin elle le quittera ; enfin elle divorcera ; enfin elle aura épousé M. F... ; elle aura divorcé avec M. F... ; elle aura épousé M. T... ; elle aura divorcé avec M. T... » — Une autre semaine, autre bruit : l'étoile de Mme Tallien se couche, et l'étoile de Mme de Contade se lève, et vive Mme de Contade ! Mme de Contade va gouverner le Directoire. — Le bruit est un conte. Et la semaine qui suit, autre conte : Barras et Mme Tallien sont brouillés ! Barras a dit à Mme Tallien « qu'il avait été trop longtemps entouré d'intrigants » ! Barras, dans un salon, a feint de ne pas reconnaître Mme Tallien, et il a demandé tout haut : « Quelle est cette femme ? »

Tel était le Paris officiel après la Révolution.

XXX.



NARCISSE

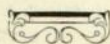
Tout se tait. Le jour plane. Au bois, pas un soupir,
Pas une aile dans l'air, sur l'eau pas une brise,
L'éphèbe, fils charmant de l'ondoyant Céphise,
Sur la rive est couché — non pour voir resplendir

Le ciel dans le flot clair, ni pour y rafraichir
Sa lèvre lentement ou sa main indécise,
Ni pour suivre sur l'eau quelque mouche surprise,
Mais pour s'y contempler, s'y chérir à loisir.

Tordant avec langueur sa nudité flexible,
Narcisse est consumé d'un désir impossible
Et jusqu'au soir s'admire en l'humide miroir.

Ainsi penchée au bord de l'amour de la femme,
Est notre âme inquiète et chaste, croyant voir
Lui sourire son pur reflet dans une autre âme.

Marc Legrand.



LA DÉCOUVERTE PRÉCOLOMBIENNE

DE L'AMÉRIQUE

Il est presque universellement admis aujourd'hui que l'honneur de la découverte précolombienne de l'Amérique revient à l'Irlande. Le seul point sur lequel il semble exister quelque incertitude, est de savoir si la gloire de cette découverte revient à l'Irlande païenne ou à l'Irlande chrétienne. Dans son savant ouvrage : *Histoire de la découverte de l'Amérique*, l'auteur, Paul Gaffarel, dit, en faisant allusion aux divers voyages supposés précolombiens au Nouveau-Monde, par les Irlandais : « Il y a « deux parts à faire dans ces voyages ; la première, toute de tra- « dition, mais de tradition persistante, et marquée par des lé- « gendes, soit d'origine païenne, soit d'origine chrétienne. La « seconde repose sur des témoignages plus authentiques. Le « premier de ces Irlandais, au cœur intrépide dont la légende a « conservé le souvenir, se nommait Condla le Beau (1). Il était « fils de Conn Cet Cathac, roi d'Irlande de 123 à 157 de notre « ère. Cette légende était populaire en Irlande. On la trouve « sous diverses formes, et est modifiée par les civilisations « et religions différentes : mais le fonds subsiste le même ; « il s'agit toujours d'un voyage par mer dans la direction de « l'Ouest à la recherche d'une terre merveilleuse. Dans une « autre légende, presque aussi populaire que la précédente

(1) Voir « *La Légende de Condla* », traduite de l'irlandais par Beirne Crowe, dans *The Journal of Royal historical and archeological Association of Ireland*, pour 1874. Voir également « *Irishe Texte* » par Ernest Windish ; — Leipzig, 1880 : et *La Grande Terre de l'Ouest* », par Beauvois.

« celle de Cuculain, prince de Cualaigne et Muirthenne, dans
 « l'Ulster (1), il est question d'un pays situé à l'Ouest, au-delà
 « de la grande mer. Le fils de Fionn, Oisin, bien plus connu
 « sous le nom d'Ossian, est aussi le héros d'une légende dont
 « le retentissement fut autrement considérable. Assurément,
 « toutes ces légendes païennes sont étranges et fabuleuses, mais
 « on les a trop dédaignées. Elles cachent un fonds de vérité.
 « Les légendes chrétiennes sont également remplies d'événe-
 « ments extraordinaires, mais elles confirment la réalité des
 « voyages entrepris par les Irlandais dans la direction de
 « l'Ouest. »

Le principal héros de la découverte de l'Amérique par l'Irlande chrétienne, est saint Brandan, évêque de Clonfert (2). La plupart des autorités placent sa naissance en 460, mais quelques-uns soutiennent qu'elle n'a eu lieu qu'environ vingt années plus tard. On raconte que, dans l'année 545, avec quelques fidèles compagnons, saint Brandan s'embarqua sur la côte de Kerry, dans la baie qui porte encore son nom. Gaffarel, dans son *Histoire de la découverte de l'Amérique*, décrit ainsi le voyage du saint irlandais : — « Après plusieurs aventures, ils
 « finissent par trouver une terre inconnue. Un immense con-
 « tinent où se rencontrent les productions les plus variées.
 « Pendant quarante jours, les moines essayent de faire le tour
 « de cette terre, qu'ils prenaient pour une île, mais ils arrivent
 « à l'embouchure d'un fleuve immense qui leur prouve, comme
 « plus tard l'Orénoque à Colomb, que l'île est une continent » .

Paulo Toscanelli, qui prépara pour Colomb les cartes dont il se servit dans son premier voyage, donna le nom de « Terre de Saint-Brandan » à la contrée appelée maintenant Amérique (3).

L'Amérique était connue des Scandinaves sous le nom de « Irland it Mikla », ou « Grande Irlande ». Leurs annales parlent de trois voyages après celui de saint Brandan, et avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le plus connu de ces voyages,

(1) Voir un article de M. Curry, dans « *The Pllantis* » pour le 11 juillet 1858.

(2) Voir « *Lyfe of Saynt Brandan* dans le « *Golden Legend* » publiée par Wynkyn de Worde en 1843.

(3) Voir « *Greater Ireland, or The Iris Race in America* » par E. O'Elleagher Condon.

est, peut-être, celui de Ari Marson, parent de l'Éric le Rouge, qui dans l'année 983, fut poussé par une tempête à « Huitramnaland », ou « Terre des Hommes blancs », aussi appelée « Irland it Mikla ». On nous raconte que Marson s'était converti au christianisme pendant son séjour en « la Grande Irlande », où les semences de la foi, semées par saint Brandan, avaient porté fruit et où on parlait encore la langue irlandaise.

En faisant allusion aux annales scandinaves, Gaffarel écrit : « De ces trois documents, il semble donc résulter que les Irlandais avaient découvert à l'Ouest un pays auquel ils avaient donné leur nom, « Irland it Mikla », ou « la Grande Irlande » ; que cet autre nom de Huitramnaland, ou terre des Hommes blancs, ou vêtus de blanc, rappelle le costume des papae (1) ; qu'ils avaient conservé l'usage de la langue irlandaise ; qu'ils étaient restés fidèles au christianisme ». Pour conclure, l'auteur ajoute : « Il ne nous reste plus qu'à déterminer l'emplacement de cette Irland it Mikla. La plupart des savants se sont contentés de reproduire une assertion de Rafn, qui plaçait l'Irland it Mikla dans la partie méridionale des Etats-Unis. Mais Beauvois (2) a démontré par une étude attentive des textes, et une rigoureuse argumentation, que la véritable position de l'Irland it Mikla doit être reportée beaucoup plus au nord, soit dans l'île de Terre-Neuve, soit sur la rive méridionale du Saint-Laurent. L'authenticité de cette nouvelle théorie est confirmée par des notions très précises sur les traces persistantes du christianisme dans cette région que recueillirent quelques missionnaires français en Canada (3). »

Le temps et l'énergie dépensés dans la suite par les Irlandais, pour combattre chez eux l'invasion étrangère, les empêchèrent de poursuivre leur découverte par la formation d'autres colonies, ou même de garder une communication avec l'Irlande it Mikla.

Mais les Irlandais d'aujourd'hui, exilés dans le Nouveau-

(1) Les prêtres furent quelquefois appelés *papae* dans les premiers temps.

(2) Voir « *Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais* ».

(3) Voir le Père le Clerq dans la « *Nouvelle relation de la Gaspésie* », etc., — publiée à Paris 1691, par Amable Aubry.

Monde, dont l'influence et le nombre sont la cause que cette contrée est souvent appelée « la Grande Irlande », n'ont pas oublié que ce nom fut donné à l'Amérique par leurs ancêtres, qui foulèrent ses rives et les colonisèrent, de longs siècles avant que son existence ne fût même soupçonnée par aucune autre nation.

Barry O'Delany.



RONDEL

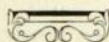
Quand ces temps-ci seront jadis,
Quand nous serons à notre Automne,
Quand tout nous sera monotone,
Même les doux chants affadis,

Nous nous souviendrons, tiédis,
Du Passé clair qui tourbillonne,
Quand ces temps-ci seront jadis,
Quand nous serons à notre Automne.

Lors il viendra, de sons hardis,
Peut-être ce chant qui frissonne
Nous bercer, vieux luth qui fredonne...
Mais nos rêves seront partis
Quand ces temps-ci seront jadis.

Jean Mahoudeau.

Septembre 1898.



Dodo ! mon fils !

(*Pantoum.*)

Au vieux clocher, là-bas tinte la cloche
Lançant au loin son chant pur et serein.
Viens dans mes bras, mon fils, la nuit est proche,
Repose-toi doucement sur mon sein.

Lançant au loin son chant pur et serein,
Son gai refrain sourit à la nature.
Repose-toi doucement sur mon sein ;
N'entends-tu pas des anges le murmure ?

Son gai refrain sourit à la nature ;
L'oiseau déjà s'est enfui vers l'ormeau.
N'entends-tu pas des anges le murmure :
« Dors, petit frère, en ton frêle berceau. »

L'oiseau déjà s'est enfui vers l'ormeau
Et dans son nid sommeille la colombe,
« Dors, petit frère, en ton frêle berceau ;
« Qu'au doux repos ta paupière succombe. »

Et dans son nid sommeille la colombe
Rêvant sans doute à ses tendres amours.
« Qu'au doux repos ta paupière succombe ;
« Petit Jésus veillera sur tes jours. »

Rêvant sans doute à ses tendres amours,
Elle revoit son compagnon fidèle.
« Petit Jésus veillera sur tes jours,
« Vers le ciel bleu dirigera ton aile. »

Elle revoit son compagnon fidèle
D'un vol léger effleurant le gazon.
« Vers le ciel bleu dirigera ton aile
« Aux feux divins du céleste horizon. »

D'un vol léger effleurant le gazon,
Je vois aussi s'éloigner la fauvette.
Aux feux divins du céleste horizon
Je veux bercer ta tête si coquette.

Je vois aussi s'éloigner la fauvette;
Dans les buissons, au loin son aile bruit.
Je veux bercer ta tête si coquette;
Dodo! mon fils; voici bientôt la nuit.

Dans les buissons, au loin son aile bruit...
Tout est silence!... Enfin son nid est proche...
Dodo! mon fils; voici bientôt la nuit;
Au vieux clocher, là-bas, tinte la cloche!...

J.-N. Legault.

Montréal, 1898.



LES APPARITIONS DE TILLY

Le 15 août, la fête de la Sainte Vierge, je m'étais promis d'aller aussi à Tilly, voir de mes propres yeux, entendre de mes propres oreilles, tous ces faits merveilleux dont j'avais tant entendu parler.

Bien m'en a pris, mes chers lecteurs ! — de toutes ces histoires étranges, de tous ces phénomènes divins que bien loin de railler j'étais toute disposée à croire, j'ai constaté qu'il n'y avait qu'une comédie sacrilège, et que tout un certain public fort naïf était la dupe et la victime du plus audacieux des mensonges et de la plus vile escroquerie. Pour la gloire du Christianisme, il faut savoir chasser les Marchands du temple.

Je revins de Tilly sous le sentiment d'une très vive indignation et d'une très grande révolte et je veux bien haut et bien fort faire part de mes impressions très sincères, et donner ma parole d'honneur qu'il n'y a point d'autre Vierge à Tilly-sur-Seules qu'une méchante madone en plâtre, à robe blanche, à ceinture bleue, dans le fond d'une cabane de planches, contre un arbre mort, au fond d'un grand champ.

Mais n'anticipons pas.

Je veux scrupuleusement raconter mot à mot toute cette journée passée à Tilly, le 15 août, dont j'entend déjà parler de toutes les façons.

Dans la petite voiture où je montai à la gare d'Audrieu et qui fait spécialement le service pour Tilly, je trouvai d'autres voyageurs ou plutôt des voyageuses. L'une d'elles, une femme du peuple qui portait un petit panier au bras, me conta que, demeu-

rant tout près de Tilly, et le voyage n'étant point cher, elle venait fort souvent dans ce pays merveilleux et spécialement les jours de fêtes, espérant toujours assister « aux miracles » qui devaient, disait-on, arriver un jour. — Cette femme n'avait jamais rien vu ; jamais la vision n'avait été pour elle.

Mais d'après *tout ce qu'on lui avait dit*, elle y croyait tout de même, c'est qu'elle n'était point « assez sage pour voir ».

Pauvre femme ! elle me disait cela fort naïvement et l'on sentait une vraie foi, une passion dans tout ce qu'elle me disait.

Les autres, qui étaient dans la petite diligence, n'étaient pas encore venues et elles venaient comme moi pour savoir ce qu'il fallait décidément penser au sujet de Tilly.

Au pays même, devant la petite église entourée de son touchant cimetière de village, je descendis de la diligence.

Il ne me restait plus qu'à monter « au champ », mais je voulais auparavant parcourir un peu le village et me rendre compte un peu de l'opinion générale des habitants.

Une vieille bonne femme, amusante avec sa coiffe normande et ses petits yeux malins, me répondit en souriant qu'elle ne voulait *rien dire*, qu'elle *savait rien*. Mais je sentais une foule de choses dans l'intonation de ce *rien* et dans ses petits yeux farceurs. Elle ne voulait pas se compromettre.

Deux paysans que j'interrogeai ensuite me regardèrent quelques secondes comme étonnés que j'osasse si carrément demander « pareille affaire » ; puis de tout leur cœur ils se mirent à rire.

— On vient exprès d'Paris, me répondit l'un d'eux, alors c'est qu'ça doit être vrai.

— Mais vous-même, croyez-vous?... Avez-vous vu quelque chose ?

— Ah ! me répondit l'autre, ça n'est pas pour nous. Ça ne nous regarde pas.

Et dans toutes les réponses que la plupart me firent, on sentait les mêmes « *Ça n'me regarde pas.* » « *J'veux rien dire.* »

Ils sont gênés chaque fois que vous leur en parlez.

Car, vous comprenez bien, cette renommée de leur village, cette procession de Parisiens et de bien d'autres, ça ne leur dé-

plaît pas du tout à ces braves villageois. Leur petit commerce n'en marche pas plus mal!

Il y a même beaucoup de boutiques ouvertes maintenant à Tilly.

M. Morel, le maître de l'auberge, non, je me trompe, du grand hôtel à Tilly, avait loué toutes ses chambres au 15 août, il n'y avait plus de place à ses tables d'hôtes, et je vous assure que de tout son cœur M. Morel bénissait la Sainte Vierge ce jour-là!

Je montai au fameux champ. Aujourd'hui même, le 15 août, il y aurait peut-être des miracles, disait-on. Je pris un chemin caillouteux, vilain, qui commence au pied d'un calvaire dont le grand Christ à la tête penchée, aux bras tendus vers le ciel, me disposèrent à la plus absolue conviction. Arrivée au faite, entrant dans « le champ », une file de baraques en planches me donnèrent aussitôt un profond écœurement moral au sujet des « apparitions ».

Le commerce déjà était venu s'en mêler!

On vendait des souvenirs de toutes sortes : photographies, statuettes, images, ronds de serviette, etc.

On vendait des cierges; on vendait des bonbons; on vendait à boire; on vendait des gaufres! et même on vendait (je vous jure que je n'invente rien), on vendait des crabes et des crevettes, je les ai vus. Ce commerce me fit peine et je ne pus empêcher en moi une sorte d'indignation. *On vendait*. Les marchands vous appelaient, vous invitaient lorsque vous passiez devant leurs petites boutiques, tandis que là-bas, dans le fond, on priait la Sainte Vierge de bien vouloir apparaître.

A quelques pas de ce méchant bazar, une petite cabane en planches était dressée comme un autel contre un arbre jeune encore et qui pourtant n'avait plus de feuilles, il était entouré presque jusqu'à la cime de débris de volets et de persiennes (il paraît qu'on arrachait son écorce). Au fond de cette cabane, on voyait d'absurdes images entourant la statue de la Vierge, des bibelots qui donnent envie de pleurer en les regardant, des papiers découpés, des cierges qui coulent. C'était hideux et cela n'avait rien de touchant vraiment. Devant cet autel improvisé, une foule se trouvait déjà; on priait haut, d'autres chantaient;

des femmes à genoux priaient, pleuraient avec une ferveur touchante et sincère. Autour de ces quatre méchantes planches où tout l'enthousiasme religieux et la dévotion de ces êtres venaient se rassembler, je regardais la campagne superbe à perte de vue, heureuse et tranquille, où le soleil riait.

Des vaches beuglaient au loin. Des corbeaux passaient en croassant, et dans les appels de ces ruminants, dans le vol de ces corbeaux, laissez-moi vous le dire, je trouvai une note plus gaie et plus juste encore que dans tout l'ensemble de cette superstition.

L'apparition devait avoir lieu à six heures. Pas avant. — Tiens, pourquoi? — Le hasard avait fait que cette brave Sainte Vierge avait annoncé sa visite assez tard, ce jour-là, et cette heure coïncidait aussi parfaitement bien avec les intérêts et combinaisons de M. Morel, l'aubergiste. — Tous les voyageurs venus de bien loin exprès à Tilly pour *voir*, se trouvaient obligés de rester dîner et coucher même, l'heure de l'apparition se trouvant juste à l'heure du dernier train de la journée.

Je vous fais grâce des longues heures que je passai à Tilly avant le fameux moment où je devais faire connaissance avec la voyante, de tout ce qu'on put m'y conter, des renseignements divers que je voulus y prendre, et de beaucoup de choses que j'aurais à vous dire au sujet de M. le marquis de Lespinasse, le grand patron, le premier rôle de cette comédie digne de Satan lui-même.

A six heures seulement, remontons au « champ » et assistons à ce curieux spectacle.

M. le marquis de Lespinasse, il fallut qu'on me le désignât, un monsieur très bedonnant, au teint rouge, à l'air fort commun, parlait en maître autour de lui. — M. le marquis de Lespinasse, dont le Sosie est un boucher de faubourg, faisait prendre place. Deux voitures chargées de bancs d'église arrivaient. On rangeait les bancs — comme pour un guignol. Lui, M. le marquis, placé au milieu du cercle, parlait en maître, criait fort, bousculait paysannes et paysans, donnait de bonnes places aux élégants venus de Paris pour « voir ». On se disputait les places, on criait. — J'oubliai totalement que ce fût une céré-

monie religieuse qui se préparait. Une apparition ! des guérisons miraculeuses !

Mais un spectacle très touchant, fort triste et qui me mit les larmes aux yeux, me rappela pourquoi l'on avait ainsi rangé les bancs. Ce fut un défilé d'infirmes, de malades qui, avec une physionomie sérieuse, émue, étaient venus se ranger au milieu de tous en disant leur chapelet. Une dame très distinguée venue en voiture exprès de bien loin, pour le 15 août à Tilly, paralysée des jambes, portée respectueusement par ses deux fils. Une malheureuse petite infirme, toute contrefaite, avortée, dont le père et la mère auprès d'elle priaient en pleurant.

Une aveugle ! une muette, un pied bot. Oh ! comme cela serrait la gorge et faisait mal à voir !

Tout était prêt. On priait, mais la voyante n'arrivait pas. M. le curé, homme sincère, les missionnaires, se promenaient tenant aussi leur chapelet. Et lui, le maître, le riche à gros ventre, M. le marquis de Lespinasse, parlait toujours fort, annonçait « qu'elle allait venir », car il faut que je vous apprenne une chose plus importante qu'on ne pourrait le penser d'abord, Marie Martel, la voyante, est l'hôte de M. le marquis de Lespinasse, la voyante *demeure au château*.

Elle est adoptée par la famille de M. le marquis. Elle porte de fort belles robes, et, pour la circonstance, il fallait qu'elle changeât de toilette. Pour la procession : robe blanche. Pour l'apparition : robe bleue. Tout est fort bien combiné, je vous l'ai dit. De la petite Louise Polinière, carmélite maintenant, je ne sais rien, je ne veux rien dire, mais de Marie Martel que j'observais dans les moindres mouvements de sa physionomie, mon opinion est que c'est une malheureuse fille charmée par le brillant des pièces d'or du marquis, enjolée, victime presque d'une scandaleuse affaire qui, je l'espère bien, s'écroulera bien vite. Cette pauvre fille a trente ans. On ne les lui donne pas. Elle fut couturière, m'a-t-on dit. *Elle travaillait autrefois au château*.

Sur sa vie de fille des champs, sur ses mœurs de campagnarde les paysannes ne voulaient trop rien dire !

Et puis ! comme cela tout à coup ! elle est devenue la fameuse petite innocente, la voyante de Tilly-sur-Seules !

Je dirai : elle est devenue la malheureuse et presque inconsciente complice du ventru marquis de Lespinasse.

Elle commanda que tout le monde prit en main un cierge allumé. C'était la Sainte Vierge qui le voulait ainsi, disait-elle. Vite on courut chercher les cierges (ils étaient tout prêts, à deux pas et n'étaient point bon marché), puis la séance commença.

Tout le monde pria dans le champ. Les malheureux infirmes revinrent comme ils étaient venus. De source il n'en jaillit point. Personne autre que Marie Martel ne put voir l'apparition.

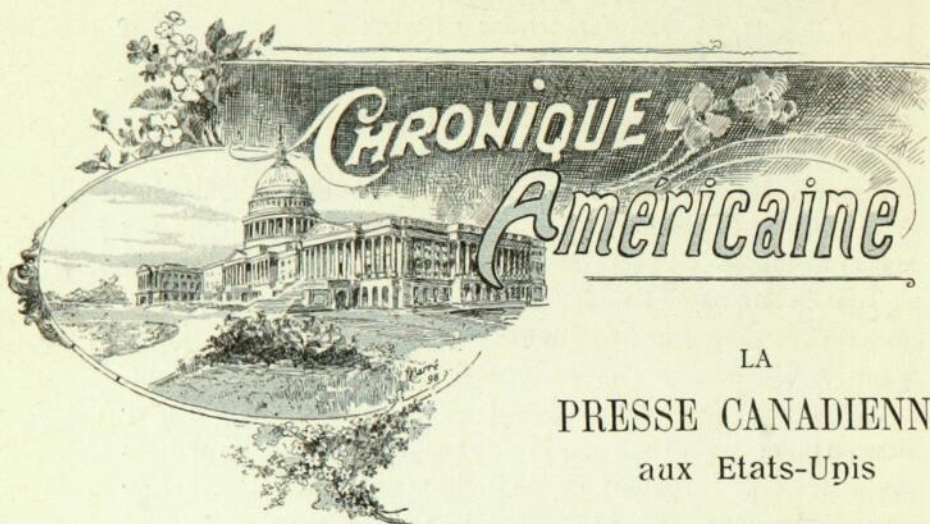
J'étais indignée. Cela me faisait peine. J'avais envie d'aller dire en pleine figure à ce marquis de Lespinasse ce que je pensais de lui, le grand coupable de cette indigne escroquerie, le chef de ce honteux commerce, le caissier de cette administration qui s'organise. Il s'en faut de bien peu, m'a-t-on dit, pour qu'un MILLION se trouve en caisse, encore quelques cierges vendus, quelques Parisiens naïfs laissant leur bourse entrouverte, et le million sera.

Alors monsieur le marquis promet de faire construire une cathédrale plus vaste que celle de Lourdes, un édifice superbe, dont il a déjà les plans, et l'on viendra de tous les coins du monde à Tilly se prosterner devant une madone, prier, pleurer, gémir, pour une guérison, pour le « miracle ».

Mais moi, je fais des vœux pour que cette offense à notre religion ne s'accomplisse pas !

Renée Allard.

Tilly, 15 août 1898.



Frontispice de Raoul Barré.

LA
PRESSE CANADIENNE
aux Etats-Unis

Comme la Religion, la Presse a une mission. Elle enseigne, elle guide, elle gouverne. Dans les conflits religieux, dans les luttes politiques, en temps de guerre comme en affaires, la Presse joue toujours le plus grand rôle. Aussi quelle responsabilité n'assume-t-elle pas ? Heureusement que de nos jours, les journalistes semblent comprendre la gravité du rôle qu'ils ont à jouer dans la société moderne. A part quelques exceptions, ils sont soumis à l'Eglise et c'est là le phare où ils viennent prendre la lumière, car, en suivant cette voie, leur barque, comme celle de Pierre, ne peut sombrer.

Sans doute, comme le disait si bien un jour un jeune et brillant janissaire de la presse franco-américaine, nos journaux ont été fondés dans le but particulier de maintenir l'usage de la langue française dans les familles canadiennes et de perpétuer parmi les Canadiens-Américains, sur ce sol des Etats-Unis, leur religion, leurs coutumes et leurs traditions. Mais ce zèle n'est pas une menace, encore moins de la déloyauté ; au contraire notre conduite en nous enrolant en aussi grand nombre sous les drapeaux américains, dans la dernière guerre, en protestant contre les malveillantes remarques d'une certaine presse du Canada mal documentée, prouve que nous sommes de loyaux

citoyens de cette grande République américaine et que, suivant les ordres de l'Eglise et de notre Presse, nous reconnaissons son Gouvernement comme légitimement constitué et sommes prêts à nous sacrifier pour notre nouvelle Patrie.

Les journaux canadiens-américains ne combattent donc point l'influence américaine, au contraire ils l'aident de toutes leurs forces. Pour mieux les connaître, pour mieux apprécier ce que cette presse canado-américaine a fait, et ce qu'elle fait encore tous les jours, je me propose de présenter aux lecteurs de la *Revue des Deux Frances*, les directeurs et propriétaires des journaux canadiens-américains publiés aux Etats-Unis. Ces journaux sont, je crois, au nombre de vingt deux, dont quatre sont quotidiens.

En voici la liste :

Le Messager, de Lewiston, Maine. — Bi-Hebdomadaire.

La République, de Lewiston, Maine. — Hebdomadaire.

La Justice, de Biddeford, Maine. — Hebdomadaire.

L'Avenir National, de Manchester, N. H. — Bi-hebdomadaire.

Le Bulletin, de Manchester, N. H. — Hebdomadaire.

L'Impartial, de Nashua, N. H. — Hebdomadaire.

L'Etoile, de Lowell, Massachussets. — Quotidien.

L'Indépendant, de Fall-River, Massachussets. — Quotidien.

L'Opinion Publique, de Worcester, Massachussets. — Quotidien.

Le Défenseur, de Holyoke, Massachussets. — Hebdomadaire.

La Presse, de Holyoke, Massachussets. — Hebdomadaire.

Le Progrès, de Lawrence, Massachussets. — Hebdomadaire.

L'Echo du Soir, de New Bedford, Massachussets. — Hebdomadaire.

Le Courrier de Boston, de Boston, Massachussets. — Hebdomadaire.

L'Estafette, de Marlborough, Massachussets. — Hebdomadaire.

La Tribune, de Woonsocket, R. I. — Quotidien.

Le Jean-Baptiste, de Pawtucket, R. I. — Bi-hebdomadaire.

L'Espérance, de Central Falls, R. I. — Bi-hebdomadaire.

Le Connecticut, de Waterbury, Conn. — Hebdomadaire.

L'Indépendant, de Cohoes, New-York. — Hebdomadaire.

Le Canadien, de Saint-Paul, Illinois. — Hedomadaire.

L'Ouest Français, de Chicago, Illinois. — Hedomadaire.

C'est M. Honoré Beaugrand, ex-maire de Montréal et ex-directeur propriétaire de *La Patrie* de cette dernière ville, bien connu en France, qui publia en 1875 le premier journal français à Lowell, *La République*. Cette gazette fut suivie en 1880 par *La Sentinelle*, et en 1881 parut *l'Abeille*.

En 1884, parut *Le Journal de Commerce* et un an plus tard, *La Gazette de Lowell*.

Le 16 septembre 1886, les fondateurs du Cercle canadien, M. Aimé Gauthier, que j'ai le plaisir de présenter aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue* comme le doyen des journalistes de la presse quotidienne et MM. A. Parthenais, Henri J. Lanthier, Chas. H. Parthenais, A. C. Cruchet, et J. B. Frédéric, s'adjoignirent MM. Clovis Belanger, David Parthenais et quelques autres et fondèrent *l'Etoile* qui brille plus que jamais aujourd'hui parmi tous les autres astres lumineux de notre presse canadienne française aux États-Unis.

En 1889, *l'Etoile* devint la propriété de MM. Lépine et Cie, société composée de MM. Aimé Gauthier, comme directeur et administrateur, Henri Lanthier, comme trésorier, Clovis Belanger, aujourd'hui ex-conseiller de ville comme secrétaire et de Maxime Lépine, comme chef d'atelier.

M. Lanthier, étant mort, les trois autres sociétaires sont aujourd'hui seuls propriétaires de *l'Etoile* qui est devenue en mars 1893, journal quotidien.

L'année 1889 vit aussi surgir *le Farceur*, en 1890, *l'Union*, qui devint *l'Indépendance* et enfin *Le National* qui fit une guerre terrible à *l'Etoile* et à toute la presse française en général, mais qui finit par succomber. Voilà l'histoire du journalisme à Lowell. Worcester, Mass, a aussi eu sa part, car en 1870 paraissait en cette ville *l'Etendard National*; en 1873 *Le Foyer Canadien*; en 1874 *Le Travailleur*, dont le grand patriote Ferdinand Gagnon, dont nous pleurons toujours la perte, était rédacteur-propriétaire. *Le Bien Public* naquit en 1879; *Le Courrier de Worcester* en 1881; et *le Réveil* en 1896.

Voilà les quelques notes historiques sur notre presse Canado-

américaine. Je les donne pour servir d'introduction aux membres de cette même presse qui seront présentés à nos lecteurs.



L'EXPÉDITION DU JUGE DILLON

L'Hon. juge Dillon est de retour de l'expédition qu'il avait entreprise pour rechercher les cadavres flottants de la *Bourgogne*.

On se rappelle que M. le juge Dillon a perdu dans le naufrage sa femme et sa fille. C'est pour retrouver les corps de ces deux êtres chers à son cœur qu'il fréta à ses frais un steamer.

L'expédition a duré près d'un mois.

Dans les parages de *Sable-Island*, M. Dillon a recueilli en mer autant de cadavres que les douze cercueils qu'il avait emportés ont pu en contenir, mais il n'a retrouvé ni le cadavre de sa femme, ni celui de sa fille.

Le steamer a rencontré des corps en grande quantité. Pieusement, M. le juge Dillon les a fait débarrasser des ceintures de sauvetage qui les maintenaient sur l'eau et, après avoir recueilli tous les indices pouvant servir aux reconnaissances futures, les cadavres ont été immergés.

Détail affreux : les médecins qui accompagnaient M. Dillon ont déclaré après l'examen des corps que beaucoup d'entre les victimes avaient survécu *quatre jours après le naufrage* et étaient mortes de froid et de faim.

Dans sa croisière, M. Dillon a également rencontré un radeau sur lequel se trouvaient les cadavres de douze naufragés de la *Bourgogne* morts, eux aussi, de faim !

Que de drames, après le drame ! On frissonne d'épouvante en y songeant.

C'est à New-York que M. le juge Dillon a centralisé les renseignements qu'il a rapportés de son expédition.

En passant à Halifax, M. Dillon a fait enterrer le corps de Mme Roussel, retrouvé en mer. Mme Roussel était la femme de l'un des directeurs du journal le *Courrier des Etats-Unis*.

En France, comme aux Etats-Unis, la conduite de M. le juge Dillon provoque un véritable enthousiasme. Cet homme de bien mérite, à notre avis, que son nom soit inscrit à côté de ceux des plus célèbres philanthropes.

..

On se souvient de l'histoire de Mlle Evangelina Cisneros, cette jeune fille cubaine qui prit une part si active à l'insurrection de son pays et qui, prisonnière des Espagnols, fut délivrée par le correspondant d'un grand journal de New-York.

Cette jeune patriote, renommée pour sa beauté et ses malheurs, vient d'épouser le directeur du journal qui avait contribué à son audacieuse évasion. La cérémonie nuptiale a été célébrée à New-York.

Mlle Cisneros, aujourd'hui Mme Hearst, est certainement la femme la plus populaire des Etats-Unis. Son mariage avec le directeur du *New-York Journal* lui assure une fortune de cinquante millions.

Mme Hearst, que ses compatriotes ont surnommée « la Perle de Cuba », se propose de publier un récit détaillé de l'insurrection cubaine : une page d'histoire... qui a fini par un mariage.

..

EXPOSITION DE 1900

Le Commissaire-général des Etats-Unis à l'Exposition de 1900, M. Ferdinand Peck vient d'arriver à Paris, accompagné du personnel de ses bureaux : M. Paul Blackmar, directeur des Affaires ; M. F. J. V. Skiffe, directeur des Mines ; M. Robert J. Thompson, directeur temporaire du bureau de la Presse ; M. J. Mc Gibbons, secrétaire privé, et M. le comte de Valcourt Vermont, secrétaire français.

M. Paul Blackmar, directeur des Affaires, a déjà rempli les fonctions de Surintendant des collections à l'exposition de Chicago, situation qui exigeait de hautes qualités administratives. M. F. J. V. Skiffe occupait à Chicago les mêmes fonctions

de chef du département des Mines et de la Métallurgie pour le district du Minnesota. Il est actuellement directeur du *Field columbian museum*. Le comte de Valcourt-Vermont, né à Paris d'une vieille famille française, est aussi attaché en ce moment à l'exposition d'Omaha. Il fut officiellement accrédité à la *Foire* de San Francisco, l'hiver dernier.

Les premiers efforts de M. Ferdinand Peck porteront sur une augmentation de l'espace accordé à l'exposition particulière des Etats-Unis qui a été primitivement fixé à 150.000 pieds carrés.

..

De toutes parts, en France et aux Etats-Unis, il se produit actuellement de nombreuses tentatives de rapprochement entre les deux Républiques. L'intervention si gracieuse et si habile de l'ambassadeur français, M. Jules Cambon, lors du dernier conflit, a eu ce premier résultat pratique d'amener la signature du protocole de paix et de rappeler aux cœurs américains que la France était toujours la terre de fraternelle générosité. On a eu un instant, dans les deux pays, un ressouvenir de l'antique amitié qui unissait Washington à La Fayette. On s'est rappelé que le sang français coula avec le sang américain et l'on a pensé que ce ne pouvait être en vain que les deux peuples avaient été compagnons d'armes aux grands jours de l'Indépendance !

C'est aux Canadiens-Américains, fils de la libre Amérique, mais petits-fils de la vieille France, qu'échoit la mission de sceller l'alliance indestructible des deux républiques, par une incessante propagande en sa faveur et leur fidélité aux idées françaises.

Avila Bourbonnière.

Pour Georges Charette

Tu nous reviens le front tout couronné de gloire,
Quand l'Espagne est vaincue et que notre victoire
Est complète partout, sur la terre et sur l'eau ;
Tu voulus jusqu'au bout demeurer sur la brèche,
Pointant les lourds canons, en allumant la mèche,
Calme dans le danger, toujours superbe et beau.

O descendant du peuple aux plus hautes idées,
Nous t'avons vu grandir soudain de cent coudées !
Washington, Sheridan, Montcalm et Frontenac,
A ces noms glorieux de preneurs de redoute,
C'est le tien, immortel aujourd'hui, qu'on ajoute,
Noble héros du « Merrimac ! »

L'Histoire redira, dans un récit épique,
Ton haut fait inouï rappelant l'ère antique,
Les Romains d'autrefois toujours grands dans la mort.
Hobson, Deignan, Murphy, Clausen, Kelly, Charette,
Montagne, puis Philipps, — l'un dans une cachette —
C'était huit contre mille à l'abri dans un fort.....

Ce fameux Vendéen, si vaillant catholique,
Défenseur obstiné du règne monarchique,
Qui pour son Dieu, son Roi, sacrifia ses jours,
Que Nantes vit mourir comme un héros d'Homère,
Charette était son nom que le monde vénère ;
Sa mémoire vivra toujours.

Le pouvoir temporel du Souverain Pontife,
Hélas ! allait périr ; le vautour, sous sa griffe
Tenant sa proie, avait l'œil injecté de sang.
Qui donc a défendu le Pape avec les braves
Qu'on nomme en s'inclinant les valeureux Zouaves ?
C'est encore un Charette, un moderne géant.

Ce nom célèbre en France est sur nos bords illustre ;
C'est toi, hardi marin, qui lui donnes ce lustre,
En le portant avec tant d'éclat et d'honneur ;
Et de chaque côté de l'immense Atlantique,
Saluez-vous, trio pour toujours historique :
Vous avez la même valeur !

On avait dit un jour : Souvenez-vous du « Maine »,
De l'action féroce, effroyable, inhumaine,
Qui lança dans l'abîme un équipage ami.
Ce souvenir navrant est resté dans ton âme,
Et, pendant ton exploit, sous le fer et la flamme,
Tu sentais plus d'ardeur pour punir l'ennemi.

L'avenir oublieux retiendra ta parole,
Réponse fière et digne à la garde espagnole ;
« Nous tous, sur nos vaisseaux de guerre, obéissons
Sans demander la cause ou si c'est raisonnable. »
Combien qui, par un mot tout aussi remarquable,
Ont immortalisé leurs noms !

Le Saint-Laurent superbe a vu naître tes pères ;
Et c'est du sang français qui coule en tes artères ;
Ta langue maternelle encor tu la chéris.
N'en aimes-tu pas moins la grande République ?
N'en ressens-tu pas moins l'ardeur patriotique ?
Et plus que toi peut-on aimer ce beau pays ?

Vous tous, vils insulteurs d'une race vaillante,
Arrière !..... Elle se perd votre clameur méchante

Dans les hourras poussés en l'honneur de ce preux.
Patriotisme, amour sublime, inexprimable,
Ton incarnation et vivante et palpable,
C'est ce canonnier glorieux !

Oh ! sois le bienvenu dans ta ville natale ;
Qu'une acclamation s'élève triomphale ;
Laisse nous te louer, te fêter comme un roi,
Placer sur ta poitrine une belle médaille,
Un sabre à ton côté pour les jours de bataille,
Et cent fois répéter : Nous sommes fiers de toi !

Arthur Smith.

Lowell, Mass., 1898.



LES ISSAOUAS

En dehors de Tlemcen, dès que le soleil baisse à l'horizon, les Issaouas ou charmeurs de serpents se réunissent sous l'ombre des remparts. Assis, les jambes croisées sur des tapis d'alfa, ils forment un cercle serré. Ils chantent des refrains barbares, tout en s'accompagnant d'un tambourin et d'une flûte de roseau qui rend des sons d'une douceur mélodieuse.

Auprès des musiciens se trouve un fourneau en terre sur lequel brûle un brasero. Ce feu sert à chauffer de temps à autre la peau du tambourin, ce qui la rend plus sonore. Des petits Arabes en haillons, à la mine éveillée, attirés par l'étrangeté du spectacle, accoururent de toutes parts. Des hommes d'un âge mûr, se joignent à eux. Les derniers arrivés se rangent autour des premiers. Une foule nombreuse est bientôt réunie. Brusquement le chef des Issaouas se lève, un grand gaillard aux cheveux crépus, au visage balaféré, tatoué, d'une simiesque laideur, les bras et les jambes nus, vêtu d'une sorte de tunique blanche qui s'arrête aux genoux. Il débute par des gestes et des signes cabalistiques tout en marmottant des invocations à un être mystérieux dans une langue inconnue. Tous les assistants l'écoutent et le regardent avec crainte.

Ils portent en signe de respect leurs mains à leurs yeux, puis à leurs lèvres... Le sorcier multiplie ses prières. A un certain moment on le voit tourner sur lui-même, les bras levés au ciel avec la rapidité et l'agilité d'un être fantastique.

Puis, il se baisse, et déroule un paquet informe, une peau de bête qui git à ses pieds. Un énorme serpent apparaît. Il dresse sa tête fine et promène autour de lui des yeux brillants dont

l'éclat magnétique n'est comparable qu'aux prunelles diaboliques de l'Issaoua charmeur. Il se couche, ondule et mollement déploie son long corps visqueux. L'homme s'approche alors. Toute son énergie est passée dans son regard, devenu aigü et fier. Une flamme d'acier semble en jaillir... Le reptile fasciné pousse un sifflement de rage, sa gueule immonde s'entr'ouvre.

On aperçoit l'extrémité d'un dard qui s'agite, avide de semer un venin mortel sur l'audacieux qui brave sa colère... Toutes les têtes du cercle frémissent à cette vue, une pâleur envahit ces faces de bronze. Mais voici que la scène change. L'homme prend une flûte suspendue à sa ceinture par une cordelette. Il la porte à ses lèvres et module des sons plaintifs...

Le serpent brusquement attentif, couche sur le sol sa tête altière. La musique change, elle monte et plane impérieuse, elle murmure des détresses inexplicables que l'âme peut seule saisir, elle sanglote et rit tour à tour, finalement meurt dans un soupir d'une douceur de brise. Le serpent peu à peu est arrivé auprès du charmeur, il a grimpé le long de ses jambes, puis à son torse, enfin, à son cou. Les deux têtes, celle de l'homme et celle de la bête, se touchent. La main de l'Issaoua est posée sur cette masse gélatineuse, verdâtre, effrayante à regarder...

Des applaudissements frénétiques se font entendre. La foule hurle et trépigne. Elle exulte ravie, épouvantée par l'audacieux triomphe de cet homme qui lui paraît grand comme un Dieu... Une pluie de sous tombe sur le tapis à ses pieds. Après quelques minutes de cette parodie, il enferme le serpent dans son sac de peau, l'attache solidement et compte sa recette...

Souvent du milieu de l'assemblée un indigène se lève. Il s'avance vers l'Issaoua. Il le conjure de lui conférer son pouvoir magique, de le rendre comme lui invulnérable à la morsure du serpent.

Il est bon de dire que la contrée est infectée par nombre de ces dangereux ophidiens dont la morsure est souvent mortelle.

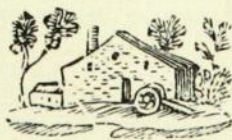
Les Arabes en ont une grande frayeur. Mais comme la superstition parle plus haut que la crainte chez eux, ils demandent aux Issaouas de leur faire toucher les serpents, pendant que ceux-ci formulent des prières et des signes cabalistiques en guise d'exor-

cisme afin d'ôter à ces animaux le pouvoir de leur nuire. Cette nouvelle scène terminée, le jeune homme est congédié après avoir versé au préalable une certaine somme que le charmeur fait disparaître le plus habilement du monde...

Dès lors l'Arabe est tenu en haute estime par tous ses frères qui lui prodiguent à l'occasion les marques de cette vénération profonde que les Orientaux éprouvent pour tout ce qui se rattache au domaine des choses touchant le merveilleux.

Cette sottise et cette crédulité par trop naïves ne peuvent s'expliquer qu'en raison de l'ignorance de ce peuple. C'est ce qui fait qu'on a pitié de ses croyances et qu'on ne peut ni les railler, ni les mépriser à cause d'elles.

Alfred Parienti



Le Jardin

Dans l'air pur, au sommet prochain de la colline,
Il est un grand jardin, séjour délicieux
Empli de l'allégresse éclatante des cieux
Et des fraîches senteurs de la brise saline.

Toutes les voluptés s'y lèvent à la fois :
L'âme exquise des fleurs s'exhale des corbeilles
Où vont en frémissant s'enivrer les abeilles ;
Les oiseaux familiers chantent à pleine voix ;

De tout buisson qu'on frôle un papillon s'envole
Et monte en zig-zaguant dans l'azur infini ;
Des couples de bouvreuils se bâtissent un nid ;
Quelque insecte est au bout tremblant d'une herbe folle.

Et d'ici le regard peut franchir les coteaux,
Toucher la mer, glisser longtemps sur le flot pâle
Jusqu'au pâle horizon dont la ligne idéale
Vient clore le seuil d'or des cieux occidentaux.

On sent que la Nature est mère et souveraine
En ce coin merveilleux, abrégé d'univers,
Que rien n'y vient troubler de ses flancs entr'ouverts
L'ample fécondité magnifique et sereine ;

Que sans crainte, à l'abri de nos plaisirs méchants,
Là, chaque destinée est en paix accomplie,
Que l'Être, sans repos, renaît et multiplie,
Que de la joie au ciel monte avec tous ces chants.

Jardin où tant de Vie anime la matière,
Où tant d'amour s'agite au bord des nids tremblants,
Pourquoi faut-il qu'on l'ait peuplé de marbres blancs
Et que tu sois le Champ de Mort, le Cimetière ?...

Mérys.

WILLIAM MAC KINLEY

La dernière guerre a révélé au monde la grande figure de philanthrope et d'organisateur du Président Mac Kinley. On le connaissait déjà en France pour l'énergie qu'il déploya dans la défense de ses idées, et sa réputation de protectionniste intransigeant avait donné des craintes à notre commerce. Aujourd'hui tous ces motifs de dissentiments ont disparu grâce à la loyale attitude du Président qui, sans atténuer en rien les principes qui lui sont chers, a su apporter dans leur mise en vigueur une modération et un à-propos qui témoignent du plus haut esprit. Sa sagesse et sa longanimité dans cette dernière guerre ont achevé de lui conquérir les sympathies du monde civilisé.

L'élection du Major Mac Kinley à la présidence des Etats-Unis d'Amérique, en juin 1896, fut l'origine d'une ère de prospérité nouvelle pour ce pays. Il apportait, dans sa haute charge, tout un passé d'études, d'énergie et d'intégrité qui permettait à chacun de se reposer sur lui du soin de diriger les destinées de la République. Il n'a point trahi cette confiance, il a donné plus qu'on n'attendait de lui. Ses capacités militaires, son impeccable sang-froid et ses robustes qualités administratives, déjà mis en lumière lors de la guerre de Sécession, à laquelle il participa, ont brillé d'un nouvel éclat pendant le conflit avec l'Espagne.

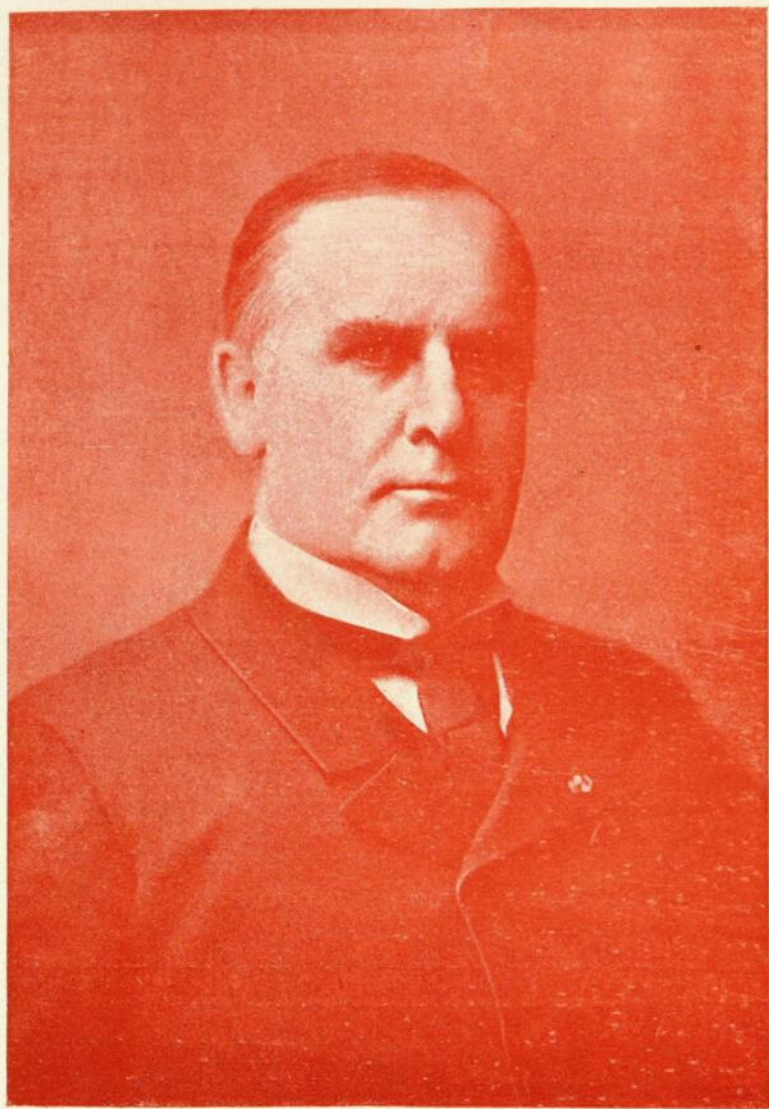
Jusqu'à la veille de la déclaration de guerre, jusqu'au jour où il lut au Congrès son message qui restera dans l'histoire comme le cri d'une conscience indignée devant la tyrannie des hommes, le Président désirait sincèrement l'entente et il fit tous ses efforts pour éviter les hostilités. Les longues tergiversations de sa diplomatie sont là du reste pour en témoigner. Mais, conscient de

son devoir de chef d'Etat, comme il l'était du besoin de protéger l'industrie et le commerce américains qui souffraient de la situation désespérée de Cuba, cédant aussi à l'immense pression du peuple que révoltait la barbarie d'une guerre impitoyable, il résolut comme Lincoln, au nom de l'humanité, d'intervenir en faveur de l'opprimé. Au risque de coaliser contre son pays toutes les puissances d'Europe, il proclama Cuba libre et lança cette formidable marine que nul ne soupçonnait dans le Vieux-Monde et cette armée de volontaires qui fit des prodiges de bravoure, contre la plus ancienne nation militaire du monde, l'Espagne de Charles-Quint et de Saint-Dominique !

Cent treize jours suffirent pour enseigner à l'Europe, pourtant hostile, que l'*Oncle Sam* était valide et bien constitué, et que, malgré sa passion des affaires, il n'était pas ignorant de la guerre ni ne méprisait un peu de chevaleresque humanité...

William Mac Kinley est né à Niles, dans l'Etat de l'Ohio, le 29 janvier 1843. Ses ancêtres, originaires d'Ecosse, s'étaient établis, il y a plus de deux cents ans, en Pensylvanie. Son grand-père, Daniel Mac Kinley, fut un soldat de la Révolution, il se distingua à Brandywine, Germantown et Monmouth. Son père était manufacturier en quincaillerie. Il mourut en 1892, âgé de 85 ans. Sa mère est morte l'année dernière à Canton, Ohio, à l'âge de 90 ans. Le Président provient donc d'une souche robuste et d'une vitalité extrême. Tous les siens ont conservé leur lucidité d'esprit jusqu'à leur fin sans que l'âge ait, chez aucun, altéré en rien les facultés.

Le jeune Mac Kinley suivit les cours des écoles publiques et de l'Académie Poland. Il passa ensuite quelques années au collège Allegheney, à Madville, Pensylvanie, qu'il quitta pour s'enrôler, en juin 1861, dans le 23^e régiment volontaire d'infanterie de l'Ohio. Il fit toute la campagne jusqu'à la paix. Le 24 septembre 1862, il fut promu second lieutenant et le 7 février suivant passa en premier. Le 25 juillet 1864, il était capitaine et reçut le brevet de major de l'armée régulière des mains mêmes du président Lincoln, pour sa vaillante conduite aux batailles de Opequam, Fishers Hill et Cedur Creek. Il servit ensuite successivement dans les états-majors de l'ex-président



William McKinley

WILLIAM MAC KINLEY

Président des États-Unis d'Amérique.

Hayes et du général George Cook, et, après la capture de ce dernier par les rebelles, dans l'état-major du major général Winfield S. Hancock et plus tard dans celui du général Samuel S. Carroll. Il fut déchargé de son service avec distinction, le 26 juillet 1865, après quatre années d'activité et de campagne.

Il revint alors dans l'Ohio et étudia le droit. En 1869, il fut élu avocat de son comté et, en 1876, appelé au Congrès des États-Unis, poste qu'il occupa sans interruption jusqu'en mars 1891, soit pendant quatorze ans. Au Congrès, le major Mac Kinley a été membre des comités de revision des lois, des dépenses judiciaires, des postes, etc. Mais son immense popularité devait naître surtout de ses fécondes études économiques. Pendant plus de quinze ans il a été le champion incontesté du parti protectionniste intransigeant qu'il a mené à la victoire après une lutte des plus âpres.

Lorsqu'en 1880, le général Garfield fut élu Président, le major Mac Kinley lui succéda au « comité des voies et moyens ». Il continua d'appartenir à ce comité jusqu'à la fin de son mandat de député, en fut le président lors du 51^{me} Congrès et l'auteur du fameux bill de tarifs qui porte son nom. Ce bill a fait le tour du monde, mais c'est en France surtout et en Angleterre qu'il eut un énorme retentissement. Il s'éleva au Parlement français une protestation unanime contre la barrière de douanes où les États-Unis s'enfermaient. Aujourd'hui la France s'est gratifiée d'un système protectionniste presque équivalent.

En novembre 1891, le major Mac Kinley fut élu gouverneur de l'Ohio par une majorité de 21.511 voix sur son adversaire le gouverneur James E. Campbell, et, deux ans plus tard, il fut réélu par 433.342 voix, le plus grand nombre qui ait jamais été atteint dans aucun État. Il battait alors son concurrent, l'Honorable M. Neal, par 80.995 voix de majorité. Enfin, le 4 novembre 1896, il était élu Président des États-Unis.

Le Président est un homme modeste, de mœurs austères, qui n'excluent pourtant pas une agréable bonhomie. Tous ceux qui l'ont approché s'accordent à lui reconnaître une affabilité extrême, une sage circonspection de parole et des goûts simples.

A. B.

Le suicide

Mon cœur est lourd, mon cœur est las ;
J'ai faim de mort. Je me décide...
Oh! la volupté du suicide !
Ton cœur qui bat sonne mon glas.

Oh! m'évanouir, disparaître,
Fondre, me dissoudre, passer !
Oh! choir, me perdre, m'enfoncer,
Dans le gouffre béant de l'Être !

Oh! goûter la moelle des Lois
Et m'empreindre au tissu des choses,
Aller dans le parfum des roses
Et dans le timbre de ta voix,

Etre une étincelle, un grain d'orge,
L'âme étrange d'un papillon,
Le vent qui souffle en tourbillon ;
Être le satin de ta gorge !...

C'est dit : je meurs ; je me confonds
Avec l'insaisissable monde.
Je me sens attiré par l'onde
De deux lacs d'azur, lacs profonds

Bordés de blondes oseraies
Et pleins de reflets irisés
Où les rayons du jour, brisés,
Dansent en paillettes dorées.

Qu'il fera bon descendre en eux
En buvant leur cristal fluide !
Oh! la volupté du suicide !...
Je veux me noyer dans tes yeux.

Mérys.

LES CANADIENS-AMERICAINS

Aujourd'hui fiers de l'avenir,
Sans faire un seul pas en arrière....

FRÉCHETTE.

Je n'ai pas eu l'intention, en fournissant ma contribution à la *Revue des Deux Frances*, de longuement parler, de cet élément considérable qui se rencontre aux Etats-Unis sous l'étiquette de « Canadiens-Américains ».

Je veux plutôt enregistrer dans cette vivante revue une note de progrès, non parce que ce progrès est manifeste, mais parce que c'est un fidèle indice de ce qui arrivera plus tard si l'on ne se dément pas.

L'instruction et le développement moral sont les deux grands facteurs de notre avenir : les Canadiens-Américains semblent-ils s'en prévaloir aux Etats-Unis ? C'est ce que nous examinerons succinctement ensemble.

D'abord, si je consulte mon expérience personnelle, ce précieux indicateur que j'ai pris la peine de feuilleter avant de me décider à venir vous en entretenir, je constate un fait patent, c'est que Américains-Canadiens commencent à se défaire de ce que j'appellerai leur plus vilain travers, celui qui leur a le plus nui, ils commencent, dis-je, à se défaire de leurs petites jalousies, de ces petites haines généralement engendrées par l'infériorité à l'égard de la supériorité.

Si j'allais aux preuves de ce que j'avance là, vous auriez peut-être un portrait bienfaisant du progrès qui s'est accompli depuis quelque temps, mais je ne fais que constater un fait.

Depuis bientôt dix années que je me suis transplanté sur le sol américain, vous l'avouerez-je lecteurs, j'ai amassé plus d'expérience que de ducats, bien à l'encontre de mes désirs, il est vrai, mais n'allez pas croire que cette expérience soit oisive, ou bien qu'elle ne constitue pas pour moi un brin de fortune.

Au contraire, c'est dans mon expérience, c'est dans cette escarcelle bien fournie, que je trouve aujourd'hui de quoi payer aux Canadiens-Américains un tribut qu'ils priseront plus que n'importe quel poids d'or que je leur offrirais, et ce tribut le voici :

C'est que les Canadiens-Américains reconnaissent aujourd'hui que ces jalousies leur ont été fatales, et que personne ne s'y laissera prendre à l'avenir.

N'est-ce pas le cas ?

Allons, lecteurs de cette revue franco-américaine, n'avez-vous pas constaté, chacun chez soi un peu de ce progrès ? N'avez-vous pas remarqué que le vrai mérite se fait maintenant jour sous de meilleurs auspices ? Enfin, n'avez-vous pas remarqué que les citoyens capables de nous représenter dignement, arrivent plus facilement aujourd'hui à la surface ? L'élément canadien fournit les siens et non les moindres parmi les illustres.



Il y a dans la vie des peuples, comme à la surface de l'Océan, des aspects changeant suivant les heures, qui peuvent tromper l'observateur de passage. Tantôt souriantes et douces, tantôt sombres et menaçantes, ces perspectives variables n'inspirent au pilote expérimenté ni une confiance absolue, ni la crainte de la tempête.

De même au fond du cœur des peuples, comme dans la mer profonde, il y a des courants changeants et celui qui a mission de conduire le navire doit les rechercher, les découvrir et régler sa marche en conséquence.

Souvent les peuples comme les individus s'ignorent eux-mêmes, et sous l'impression vive du moment ou sous le coup d'une impulsion étrangère morbide, ils n'apprécient pas avec

une complète équité les sentiments durables qu'ils ont les uns pour les autres. C'est une noble tâche que de nous aider à être justes envers autrui et justes envers nous-mêmes, pourquoi ne continuerions-nous pas dans cette belle voie où nous sommes maintenant engagés?

Les marques de cordialité, manifestement sincères, que nous avons reçues en ce pays, sont de nature à nous faire croire que, puisque l'on peut nous acclamer, nous applaudir, nous associer aux affaires publiques, nous avons le devoir de nous apprécier mutuellement.

Tout d'ailleurs nous porte à ce développement moral dont j'ai parlé au commencement de ma chronique : notre clergé, notre presse, nos prédécesseurs dans cette république et enfin le plus profond de tous les enseignements : la leçon du passé.

Continuons donc dans la mesure de toutes nos forces à nous connaître, à nous faire respecter, c'est ce que je conseille aux Canadiens Américains qui me lisent en ce moment. Agissons de manière à faire disparaître les préjugés qui nous entourent et nous aurons contribué au progrès social de notre race et au bien-être général de l'élément Canadien-Américain.

Alfred Bonneau.

Biddeford, Septembre 1898.

CRITIQUE MUSICALE

Les lecteurs de cette excellente revue excuseront, je n'en doute pas, le signataire de cet article qui s'est permis de fuir Paris pendant quelques semaines et d'aller se reposer sous les frais ombrages du Morvan. Le chant des oiseaux vaut bien parfois celui des humains et l'harmonie de la grande nature fait un peu oublier celle des compositeurs. D'ailleurs, en cette saison, les nouveautés musicales sont presque aussi rares que le phénix ; seul, le théâtre lyrique de MM. Milliaud a tenté de lutter contre la canicule et je suis arrivé à temps pour entendre une œuvre assez importante dont il vient de donner la primeur : *Lovelace*, drame lyrique en 4 actes de MM. Jules Barbier et Paul de Choudens, musique de M. Henri Hirschmann.

Ce n'est pas la première fois que l'on essaie de transporter au théâtre l'œuvre du grand romancier anglais Richardson : *Clarisse Harlowe*. Dumanoir et Clairville — deux vaudevillistes célèbres à leur heure — firent jouer au théâtre du Gymnase, il y a déjà un certain nombre d'années, une comédie tirée du même roman. C'était déjà assez osé : *Clarisse Harlowe*, valant surtout par la peinture des caractères et le charme des détails. En faire un drame lyrique me semble plus audacieux encore. Il est vrai qu'un proverbe latin assure que la fortune aime les audacieux ! Mais le proverbe est-il toujours vrai ?

MM. Jules Barbier et Paul de Choudens, en librettistes experts, ont tiré, je crois, tout ce qu'il était possible de l'œuvre de Richardson et le poème contient quelques scènes intéressantes, offrant aux compositeurs des situations, sinon puissantes, du moins ingénieusement présentées, mais laissant dans l'ombre la partie psychologique du roman.

M. Hirschmann est un tout jeune compositeur — vingt-six ans, me dit-on — élève de Massenet. On lui reproche de manquer d'originalité. Mais quel est le compositeur qui, du premier coup, se soit montré original ! Ce n'est pas, à coup sûr, Wagner, dont les premières œuvres : *les Fées* et *la Novice de Palerme*, ne faisaient pas présager le futur auteur de la *Tétralogie* et de *Par-sifal* ! Ce n'est pas davantage Meyerbeer, ni Rossini, ni Verdi, dont les premières œuvres sont complètement oubliées ! Alors, il m'apparaît que M. Hirschmann peut et doit être fier de sa première tentative artistique ; car, quoique créée dans l'ancien moule des opéras d'antan, l'œuvre est pleine de sentiment et de vie ; maints passages révèlent un auteur de tempérament et l'orchestration accuse un musicien déjà sûr de son art ! Je le répète, comme œuvre de début, *Lovelace* a pleinement satisfait et me fait espérer dans M. Hirschmann un compositeur d'avenir.

L'interprétation a laissé à désirer ; le ténor M. Paz chante avec goût, mais la voix manque de force et le timbre n'en est pas parfait ; M^{mes} Noelly-Milliaud et Mary Garnier font de leur mieux.

Georges de Dubor.

LE THÉÂTRE A PARIS

COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise de *Louis XI*, tragédie en cinq actes, de Casimir Delavigne. — THÉÂTRE DES NATIONS : reprise de *Kean*, drame en cinq actes et six tableaux, d'Alexandre Dumas.

Il y a de la témérité à tenter d'intéresser les Français d'outremer aux petites choses de nos petits théâtres : je m'en rends compte et, s'il le faut, je m'en excuse. Mais il se trouve, à y réfléchir, que l'objet de ces études n'est pas si frivole, ni surtout si négligeable. Par le malheur des temps, la domination de la France n'est restée incontestée que sur ce domaine ; et par la légèreté des hommes notre vie politique — morale et littéraire — s'y est, en bonne partie, réfugiée. Si bien que nos pièces, passant par dessus les frontières, vont faire régner l'esprit français dans toutes les capitales de l'Europe et qu'elles emportent avec elles l'écho des principales occupations et préoccupations du jour. A côté du journal et autant que lui, le drame et la comédie à succès résume donc, de la façon la plus vivante, nos éphémères états d'âme. Parler théâtre, c'est parler un peu de tout, d'histoire, de sociologie, de morale et même de littérature ; mais c'est, avant tout — voilà mon excuse — parler de la France.

..

Au moment où j'écris ces lignes, la saison dramatique n'est pas encore ouverte. Les fortes chaleurs qui se sont prolongées très avant dans l'été ont rendu nos directeurs timides. Il n'en est pas qui ose inaugurer franchement sa campagne avec une pièce nouvelle. Quelques-uns seulement entrebâillent leurs

portes et hasardent des reprises. Ce sont presque encore des spectacles d'été qu'on nous offre avec prudence et parcimonie.

La Comédie-Française a repris le *Louis XI* de Casimir Delavigne. La pièce a plus de soixante ans d'âge et elle se porte assez bien, comme quelques-unes de celles que l'effréné critique des romantiques a cru tuer. On en cite quelques scènes dans tous les recueils de morceaux choisis destinés à nos écoliers; et les applaudissements du public l'autre soir ont justifié ce choix. En somme, c'est une œuvre qui mérite de rester encore une vingtaine d'années au répertoire, par sa valeur propre d'abord et aussi parce qu'elle demeure le modèle d'un art conciliateur qui s'efforçait d'allier les sévérités de composition classique au souci nouveau d'une vérité plus réelle, plus imprévue et plus vivante.

Écrit en 1832, en effet, *Louis XI*, dans la pensée de son auteur et du public qui l'a préféré, s'opposait au romantisme naissant, tout en ne dédaignant pas de lui emprunter quelques-uns de ses procédés. Casimir Delavigne répugnait par tempérament et par goût au lyrisme de *Hernani* ou de *Marion Delorme*; mais il appréciait à sa valeur l'usage nouveau que Victor Hugo faisait de l'histoire et même la manière de donner l'impression de la vie par le contraste.

« Tragédie » historique, *Louis XI* est composé comme un bon mélodrame. L'action est faite d'une anecdote imaginaire qui se déroule autour d'un personnage central, réel et très étudié, et provoque les manifestations de son caractère. Voici l'anecdote. Le duc de Nemours, tout enfant, a vu tuer son père, sous ses yeux, par l'ordre de Louis XI. Il s'est réfugié à la cour du rival de son roi, Charles le Téméraire. Leur haine commune les a réunis. Au moment où s'ouvre la pièce, « vingt ans après », Nemours se présente à la cour de France, sous le nom de comte de Réthel, pour exposer les doléances de son maître. Quelle est son idée de derrière la tête? Il n'en sait rien, ni, à vrai dire, l'auteur. Il se laissera guider par les circonstances. Et si nous aboutissons, vers le quatrième acte, à une scène fortement tragique, ce n'est qu'après avoir passé par ces ordinaires stratagèmes des faiseurs de mélodrames.

Racontons-les brièvement. L'insolence — un peu excessive — du pseudo-comte de Réthel, qui sans rime ni raison jette son gant aux pieds du roi, donnerait des soupçons au plus confiant des hommes. Louis XI est sur ce qui-vive. Il cherche à savoir la vérité. Le hasard la lui découvre. Une amie d'enfance de Nemours, trompée par sa fausse bonhomie, lui révèle le nom véritable de l'ambassadeur. Fureur du roi. Nemours est perdu, d'autant plus que Charles, son maître, qui vient d'être battu à plate couture par les Suisses, n'est plus à redouter de Louis, son roi.

Car enfin, que feriez-vous si vous aviez en votre toute-puissance le fils de votre ennemi et qu'un duel à mort fût engagé entre vous? Vous commenceriez par vous assurer de sa personne. Louis XI, vous auriez recours à Olivier le Daim, et un crime de plus — vous ne les comptez pas — vous délivrerait de la crainte d'expié tous les autres. Mais voilà! Il fallait que Casimir Delavigne, qui n'a pas les mêmes raisons que Louis XI, d'être expéditif, pût tourner son mélodrame, vers le quatrième acte, en une sorte de tragédie. Il fallait qu'aux petites combinaisons de faits succédât un conflit tragique de sentiments. — Il fallait, en un mot, que Nemours se retrouvât en présence de Louis XI et l'ayant cette fois à sa merci. Aussi, imaginez que ce château de Plessis-lès-Tours est, en dépit de ses barreaux, le plus mal gardé de tous les châteaux du monde; que la chambre du roi a une porte que le roi ignore, qu'un serviteur infidèle a la clef de cette porte et que Nemours la reçoit de lui. Imaginez aussi que Louis XI s'enferme dans sa chambre loin de tout secours humain; qu'il ne peut crier ou qu'on ne peut l'entendre. Et vous consentirez peut-être, étant de bonne composition, à admettre que Nemours peut maintenant faire à Louis XI ce que Louis XI pouvait tout à l'heure faire à Nemours,

Mais voilà qui va vous surprendre. Nemours ne profite pas plus de ses avantages que Louis XI n'a profité des siens. Au moment de lever le poignard sur le roi, il est pris d'un scrupule. Toute sa vie n'a fait que préparer cette heure de vengeance; toute l'ingéniosité de Casimir Delavigne n'a travaillé qu'à la rendre vraisemblable. Et voilà que l'effort du héros et l'effort

du poète s'arrêtent à cent pas du but ! Il ya à cette contradiction une raison, mais elle n'est pas dans la pièce. C'est que si l'anecdote a pu être arrangée pour la scène sans tenir compte des dates que le public ignore, elle ne doit pas heurter les connaissances précises que le public possède. Que Nemours se fasse passer pour un ambassadeur, que la défaite des Suisse coïncide avec l'extrême vieillesse de Louis XI, que Plessis-les-Tours soit un château de prestidigitateur, soit ! le bon public acceptera tout pourvu qu'on l'amuse ou qu'on l'émeuve. Mais vous ne lui ferez jamais admettre que Louis XI est mort assassiné, car c'est lui supposer plus d'ignorance qu'il n'est vraisemblable.

Donc Nemours laisse tomber son poignard. Il permet à Louis XI de vivre parce que la vie pour lui est un supplice plus cruel que la mort. Vous me direz que c'est là une remarque qu'il aurait pu faire depuis quelque temps et qu'elle lui aurait évité d'être, sans subtilité aucune, décapité. Car vous pensez bien que Louis XI ne laisse pas, une seconde fois, échapper sa vengeance et qu'il attend pour être clément et pour mourir à son tour que son ennemi soit mort.

L'anecdote qui fait l'action de la pièce est donc assez mal aménagée pour le théâtre. Elle est pleine d'invéraisemblances ; et, ce qui est plus grave, elle n'aboutit à aucun dénouement. Le personnage central, sujet véritable de la tragédie, est plus heureusement tracé.

Encore faut-il sur ce point faire des réserves. Casimir Delavigne n'a pas prétendu nous donner le vrai Louis XI, celui de l'histoire, mais seulement un personnage conforme à l'idée que se fait, par avance, de Louis XI, la majorité des spectateurs. Les érudits — ou simplement les lecteurs de Comynnes — n'en seront pas satisfaits, sans doute. C'est un Louis XI pour images d'Épinal. Mais il suffira à ceux qui se représentent le monarque de Plessis-les-Tours avec son mélange curieux d'hypocrisie et de piété, de bonhommie et de cruauté, de belle ambition et de perfidie. La vérité historique n'est pas nécessaire au théâtre : la vraisemblance suffit.

Cette reprise a été pour la troupe de nos comédiens ordinaires l'occasion d'un beau succès. L'interprétation est, même

pour ce théâtre, hors ligne. Sylvain a curieusement étudié la physionomie de Louis XI et il a peut-être ajouté de la vie à la création de l'auteur. Albert Lambert fils, dans le personnage de Nemours est un comédien élégant et sûr ; Mlle Lecomte (le Dauphin) complète ce trio dans lequel ne contrastaient pas trop les rôles de second plan moins brillamment tenus.

∴

La direction de l'Opéra-Comique qui occupe depuis quelque temps déjà les locaux qu'on vient de lui contruire sur les boulevards, a laissé libre le théâtre de la Place du Châtelet. Il a repris son nom de théâtre des Nations. Et on essaye d'y acclimater le drame historique, la Porte Saint-Martin se réservant au drame littéraire et l'Ambigu au drame populaire. Je ne sais si la tentative réussira. Toujours est-il qu'elle nous a permis de voir à la scène un vieux drame d'Alexandre Dumas, *les Gardes forestiers*, inconnu du public parisien, et d'apprécier dans *Kean* du même auteur, la jeunesse, l'élégance, et déjà l'autorité de M. Henry Krauss, successeur de Mélingue.

Philippe Malpy.

LES THÉÂTRES

A l'Opéra, M^{lle} Ackté vient de faire sa rentrée dans *Faust*.

∴

Chez Molière, où la camaraderie fleurit, on le sait, plus que partout ailleurs, on a conservé la douce habitude des surnoms : il en est de familiers, il en est de comiques, il en est de méchants !

Celui-ci appartient plutôt à la dernière catégorie : une artiste de la Maison qui, l'été, pendant que les trois quarts des sociétaires se promènent, joue presque tous les soirs et se prodigue dans presque tous les emplois, a été baptisée :

La Petite Moyenne de la Comédie-Française !

Une autre, très talentueuse, et qui vient du boulevard, où elle a été surnommée *Dieu tout-puissant*, a conservé ce surnom rue Richelieu.

Il ne m'est malheureusement pas possible de conter les origines de cette plaisanterie, et je le regrette, car l'histoire est bien drôle !

∴

Le *Nouveau-Théâtre* a ouvert ses portes le 1^{er} de ce mois, avec *Rembrandt*, la délicieuse et jolie pièce.

∴

A l'Opéra-Comique :

M^{lle} Georgette Leblanc vient de quitter Paris pour aller faire en Espagne le voyage qu'elle projetait, en vue de recherches utiles à la récréation de *Carmen*.

De son côté, M. Albert Carré est parti pour Séville, où il compte séjourner durant la foire célèbre et d'où il espère rapporter de nouveaux documents pour la reconstitution complète de la mise en scène de l'opéra de Bizet.

∴

Les représentations lyriques ont retrouvé, au théâtre de la République, leur succès des grands boulevards et les applaudissements qui, chaque soir, saluent les différents ouvrages démontrent, une fois de plus, le besoin de doter Paris d'un opéra populaire.

Les humbles, de cette façon, peuvent voir les anciens chefs-d'œuvre dont parfois ils chantent des fragments, tels *Lucie de Lammermoor*, le *Trouvère*, le *Voyage en Chine*, les *Mousquetaires de la Reine*, et connaître les nouveaux ouvrages, comme *Lovelace*, par exemple, dont la brillante carrière se dessine définitivement.

∴

M. Brioux aura cet hiver, trois actes au Théâtre-Français : *Le Berceau*; trois actes au Vaudeville ou au Gymnase : *Nos Juges*, et cinq actes au théâtre Antoine : *Résultat complet des courses*.

Le Berceau sera créé, pour les principaux rôles, par M^m Bartet, MM. Worms et Albert Lambert fils.

∴

— Le grand succès des *Quatre filles Aymon* s'est affirmé, hier samedi, devant une salle comble. La charmante partition de Lacôme, l'amusante pièce de Liorat et Fonteny, applaudie par toute la presse, a décidément ramené aux Folies-Dramatiques les beaux soirs d'autrefois.

∴

A l'Opéra-Comique :

Ce n'est pas tout le ballet de *la Source* qu'on a résolu d'ajouter au ballet de *Lakmé*, mais seulement deux variations prises au deuxième acte de cette œuvre de jeunesse de Delibes, et qui

seront dansées par Mlle Brianza, l'étoile de la Scala de Milan, engagée par M. Albert Carré.

..

Lecture a été faite hier par M. Porel, aux artistes du Gymnase, de la pièce qui succèdera à *l'Ainée*.

Cette pièce est une comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier.

Titre : *Marraine*.

Principaux interprètes : MM. Noblet, Huguenet, Numa, Delarue ; Mlles Mégard, Carlet, Henriot, Jenny Rose, Marlys et Dikson.

..

Nous apprenons avec plaisir que notre aimable confrère du *Rappel*, M. Grenet-Dancourt, l'auteur applaudi de nombreuses pièces et monologues comiques, vient d'être choisi par M. Porel comme secrétaire général du théâtre du Vaudeville.

..

Il y aura cette année, à l'Odéon, trois sortes d'abonnements :

1° Abonnement aux matinées-conférences du jeudi : Spectacles classiques ; grand répertoire ;

2° Abonnements aux soirées du lundi (deux séries) : Spectacles classiques et spectacles modernes ;

3° Abonnement aux matinées dramatiques et musicales, avec le concours de M. Colonne, de son orchestre et de ses chœurs.

On a commencé les répétitions du *Roman d'un jeune homme pauvre* dont la reprise aura lieu dans les premiers jours d'octobre.

..

Les soirées d'abonnement auront lieu, cette année, aux théâtres du Vaudeville et du Gymnase, les lundis et vendredis, de quinzaine en quinzaine, du 10 octobre 1898 au 5 mai 1899.

Il y aura huit séries d'abonnés ; chaque série aura droit à dix spectacles : six au Gymnase et quatre au Vaudeville.

Voici les œuvres inscrites au programme :

Les Plus Forts, comédie en quatre actes, de M. Georges Clémenceau. — *Le Lys rouge*, comédie en trois actes et cinq tableaux, de M. Anatole France. — *Marraine!* comédie en trois actes, de M. Ambroise Janvier. — *Madame de la Valette*, pièce en cinq actes, de M. Emile Moreau. — *La Petite Paroisse*, comédie en quatre actes, de MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique. — *Mademoiselle Morisset*, comédie en trois actes de Louis Legendre. — *Les Vieux Garçons*, comédie en cinq actes, de M. Victorien Sardou. — *Paraître*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay. — *Lucette*, comédie en quatre actes, de M. Romain Coolus. — Une pièce nouvelle de M. Georges Ohnet. — *Les Deux Races*, comédie en quatre actes, de M. Albert Guinon. — Une comédie nouvelle de M. Léon Gandillot. — *Nos Juges*, comédie en trois actes de M. Brieux. — *Mariage Blanc*, comédie en trois actes de M. Jules Lemaitre. (Spectacle d'abonnement.) — Une pièce nouvelle de MM. Courteline et P. Wolff. — *Mon Cousin Robert*, comédie en trois actes, de M. André Sylvane. — *Une Idée de Mari*, comédie en quatre actes, de M. Fabrice Carré. — *Le Vieux Jeu*, comédie en trois actes, de MM. P. Gavault et V. de Cottens. — *Monsieur et Madame Dugazon*, comédie en quatre actes de M. Jacques Normand. — *L'Héritage*, comédie en trois actes, de M. Gaston Shefer. (Spectacle d'abonnement.) — *Cosmopolis*, comédie en trois actes, de MM. A. d'Artois et G. Jollivet. — *Le plaisir des Autres*, comédie en trois actes, de M. Pierre Weber. (Spectacle d'abonnement.) *La Débutante*, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus. — *La Façade*, comédie en quatre actes, de M. Michel Provine. — *L'Angora*, comédie en trois actes, de M. Solié. (Spectacle d'abonnement.) — Une comédie nouvelle de M. Marcel Prévost. — *La Mouche*, comédie en trois actes, de M. Lecorbeiller. (Spectacle d'abonnement.)

Nota. — Les inscriptions sont reçues au bureau de location du Vaudeville.

..

— M^{lle} Angèle de Lignières est engagée au Châtelet pour jouer un des rôles de la *Poudre de Perlinpinpin*.

*
*
*

Au Casino de Paris, la Voyante, dont les extraordinaires qualités de divination font courir tout Paris au music-hall de la rue Blanche.

*
*
*

— Au Grand Guignol, spectacle nouveau et très intéressant : deux tableaux de mœurs provinciales, de M. Trézenick ; — *En famille*, de M. Oscar Méténier, étude de mœurs, jouée jadis au Théâtre Libre.

Le principal attrait de la soirée est : *Cher ami*, de MM. Félicien Champsaur et Henry François. Cette œuvre d'observation intense, fine, délicate, très spirituelle, a beaucoup plu. En dehors de l'action comique, il s'y trouve l'imprévu d'un enchaînement sentimental qui a surpris et charmé, tant par l'ingéniosité de la trouvaille que par la vérité de la situation.

Les auteurs ont un admirable interprète en M. Pons-Arlès. MM. Vois et Jovenet, sont excellents, M^{lle} Roger apporte toute sa séduction. — *Cher ami*, au Grand Guignol, est un franc et vif succès.

*
*
*

BULLIER. — La danse reste toujours l'amusement favori de la jeunesse, et c'est ce qui explique le succès du « Jardin Bullier », dont les fêtes des jeudis et les soirées des samedis et dimanches sont assidûment suivies par une foule élégante et joyeuse.

Fantasio.

Spectacles

OPÉRA. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Don Juan — Lohengrin — Faust.

FRANÇAIS. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Le gendre de M. Poirier — L'aventurière — Hernani.

OPÉRA-COMIQUE. — Clôture.

ODÉON. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Colinette.

RENAISSANCE. — Les mauvais Bergers.

VAUDEVILLE. — Zaza.

GYMNASÉ. — L'Ainée.

TH. DES NATIONALES. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Kéan.

VARIÉTÉS. — Nouveau jeu.

GAITÉ. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — La fille de M^{me} Angot.

PALAIS-ROYAL. — Chou Chou — La Culotte.

PORTE-ST.-MARTIN. — Cyrano de Bergerac.

AMBIGU-COMIQUE. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — La bande à Fifi.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Les 4 filles Aimon,

TH. CLUNY. — 8 h. $\frac{1}{4}$. — Coqueluche.

TH. DE LA RÉPUBLIQUE. — Les Mousquetaires de la Reine.

TH. ANTOINE. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Le Retour de l'Aigle — Les Tisserands.

OLYMPIA. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — The Royal Edison.

LA SCALA. — Le jeu de l'Amour et du hazard.

LES FOLIES BERGÈRES. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — L'enlèvement de Saline.

TRIANON — Allons-y!...

CASINO DE PARIS. — Mazella — La Princesse Wolkansky.

ELDORADO. — Cyraune de Blairgerac.

LE CIRQUE D'ÉTÉ. — Miss, Edinée.

LA ROULOTTE. — Comédie Nouvelle.

MOULIN-ROUGE. — Tous les soirs, à 8 h. $\frac{1}{2}$. — Concert-Bal,

LA CIGALE. — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Pour qui votait-on ?

CINÉMATOGRAPHE. — Le voyage au Japon

BULLIER. — Tous les jeudis, bal masqué

MUSÉE GREVIN. — Le drame de Bicêtre etc., etc.

JARDIN D'ACCLIMENTATION. — Ouvert tous les jeudis — Concert tous les dimanches.



CHRONIQUE DES DEUX FRANCES

Nous devons des remerciements à nos confrères des journaux suivants qui ont bien voulu parler de nous d'une façon si aimable : *L'Etoile* de Lowell ; *Le Monde Illustré*, de Montréal ; *L'Ouest Canadien*, d'Edmonton ; *La Patrie*, de Montréal ; *L'Avenir National*, de Manchester ; *L'Avenir du Nord*, de Saint-Jérôme ; *Le Saint-Jean-Baptiste* de Pawtucket ; *L'Espérance*, de Central Falls ; *La Presse*, de Holyoke et *l'Evangeline* de la Nouvelle-Ecosse.

Puis, nous serions ingrats, si nous oublions de remercier une petite feuille de Québec : *La Vérité*, dont le jeune rédacteur, M. D. Dumontier a bien voulu nous faire une réclame telle que nous lui en devons une reconnaissance incontestable. Depuis que *La Vérité* nous fait de la réclame, nous avons eu le plaisir de constater une sensible et magnifique augmentation dans la vente au numéro de notre Revue à Québec.

Nous croyons être agréables et utiles à M. Dumontier, en lui adressant, par le plus prochain courrier, un nouveau dictionnaire français et quelques journaux parisiens.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que, dans un prochain numéro de la Revue, nous publierons un excellent article d'un prince de l'Église et de bonnes et brillantes pages d'un ancien ministre de France.

Merci donc à tous nos chers confrères d'Amérique qui nous tendent une main si bienveillante et si amicale.

..

Canadiens et Américains inscrits à la *Revue des Deux Frances*, en Septembre :

Le docteur Ed. Plamondon, Saint-Césaire, 2, rue Perronet.

M. J. H. Sampson, New-York ; Grand-Hôtel.

M. J. Holden, New-York ; Grand-Hôtel.

Le docteur F. de Martigny, Montréal, 11, rue de la Santé.

M. John Scriver, Boston ; Hôtel Continental.

Mme John Scriver, Boston ; Hôtel Continental.

Mlle B. Scriver, Boston ; Hôtel Continental.

Mlle A. Scriver, Boston ; Hôtel Continental.

M. L. Scriver, Boston ; Hôtel Continental.

M. le docteur Alfred Mac Cormack, Foxboro, Mass., 3, rue Casimir-Delavigne.

M. Joseph Dupuy, Montréal ; 24, rue Saint-Augustin.

M. Henri Hudon, Montréal ; 24, rue Saint-Augustin.

..

M. le docteur Ed. Plamondon de Saint-Césaire, à l'intention de demeurer à Paris pendant deux années. Il étudiera la médecine générale.

* *

M. le docteur Alfred Mac Cormack de Foxboro, Mass. qui arrive d'un long séjour en Allemagne, restera à Paris jusqu'au commencement de janvier 1898. Après quoi, il retournera se fixer à Foxboro avec une incontestable dose de science dont ses clients retireront tout le bénéfice.

..

M. l'avocat J. A. Bernard de Montréal, après un magnifique voyage en Italie, vient de s'embarquer à Naples, en route pour le Canada.

M. Bernard rapporte les plus excellents souvenirs de ses séjours à Paris, Rome et Naples.

..

On nous apprend ici, le mariage de notre ami le docteur Louis Gauthier, de Québec, qui fut, à Paris, pendant longtemps, le médecin en chef de la célèbre clinique du professeur Abadie.

Nous ignorons si cette nouvelle est absolument vraie, mais à tout hasard, nous adressons à l'aimable docteur nos plus vives et cordiales félicitations.

..

L'Association des journalistes parisiens, voulant prouver sa reconnaissance et sa haute estime à notre compatriote, le docteur François de Martigny, interne à l'Hôpital Péan, lui a voté et offert un cadeau superbe.

M. le docteur de Martigny avait soigné avec succès, M. Georges Grisier secrétaire de cette association et qui est maintenant rétabli et en excellente santé.

M. de Martigny, directeur du journal médical canadien, *La Clinique*, étant un confrère, nous avons été particulièrement heureux de l'hommage mérité qu'il vient de recevoir.

..

La vieille cité de Champlain, la jolie ville de Québec, se prépare à une fête grandiose pour célébrer le dévoilement de la statue de son fondateur.

Des navires anglais, français et américains ont été invités à participer à cette fête, et ils en seront. Le premier ministre et le gouverneur de la province prendront la parole et diront tout l'amour de la France nouvelle pour l'ancienne, pour la vieille et adorée mère-patrie vers laquelle tous les regards seront tournés.

Québec ! Champlain !

Voilà deux noms qui rayonnent dans l'histoire du Canada, Québec, c'est *la ville sainte* d'un immense pays qui fit d'héroïques luttes pour rester à la France qu'il aimera toujours; Québec, avec sa citadelle et ses reliques historiques, c'est encore « la ville de province », mais c'est aussi, peut-être, le plus fier bastion

d'une race qui grandit en gardant toujours et en le répandant dans tout le Canada le « doux parler de France ».

Quelque soit l'étendard qui flotte au haut de sa citadelle, entrez dans Québec, et vous y verrez partout les trois couleurs qui se déplient et battent aux vivats et aux applaudissements de la France nouvelle.

Les visiteurs français qui, durant ces jours de fêtes, franchiront les remparts de la cité québécoise, auront vraiment l'illusion charmante d'être encore en France. Ils entendront les mêmes chansons joyeuses et les mêmes battements de cœur qui font du Français, le chevalier de l'Humanité.



A la Bibliothèque nationale

Sait-on qu'à Paris la Bibliothèque Nationale, qui possède déjà trois millions de livres, s'augmente chaque année, par le dépôt légal d'environ cinquante-cinq mille volumes? On recule, effrayé, devant cette marée montante de papier imprimé. Cette progression donnera, — le calcul est facile, — dans dix ans, plus d'un demi-million, et dans cinquante ans, près de trois millions. Où mettra-t-on tant de livres? Et surtout comment les classera-t-on? On a déjà beaucoup de peine à se reconnaître dans les catalogues actuels, d'ailleurs incomplets encore.

Un de nos amis, M. Paulin Teste, bibliothécaire de la Bibliothèque Nationale, s'est préoccupé de cette question; et, dans l'intérêt des érudits, il nous soumet la proposition suivante :

Monsieur le Rédacteur,

« Le défaut principal des répertoires des grandes bibliothèques, c'est leur longueur, leur complexité. Ils n'ont pas des divisions, des sections assez nettes pour être comprises rapidement par le public. Les professionnels eux-mêmes les retiennent difficilement. Là est le point faible de tous les répertoires, de tous les catalogues.

Une solution se présente, c'est : *le commencement du xx^e siècle.*

On saisit difficilement une différence entre des périodes partant de 1836, de 1856 ou de 1876. Un nouveau classement commençant avec l'année 1901 frapperait la mémoire sans effort. On pourrait même attribuer un bâtiment nouveau à des livres, gravures, etc., d'un siècle nouveau. Dans tous les classements, le xx^e siècle pourrait servir de point de départ. Mais il faudrait dès maintenant prendre des dispositions pour profiter d'une occasion *unique* par siècle.

Je vous livre l'idée pour ce qu'elle vaut :

P. TESTE.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette proposition, en faisant des vœux pour qu'on s'occupe, sans retard, de la réaliser.

P. C.

Très intéressant et très richement illustré, le fascicule de cette semaine du **Nouveau Larousse illustré** contient une superbe carte en couleurs du *Canada*, hors texte, qui ne le cède en rien aux précédentes pour la netteté, l'exactitude et l'élégance : ce fascicule termine brillamment la huitième série du dictionnaire, une belle brochure de 160 pages (fascicules 71 à 80) qui ne comprend pas moins de 4.959 articles, 915 gravures, 15 tableaux et 10 cartes. Nous y trouvons la fin de la lettre B et le commencement du C : une bonne moitié de la série est déjà consacrée à cette nouvelle lettre. C'est un vrai plaisir, et un plaisir des plus instructifs, de feuilleter cette brochure substantielle, tout émaillée de jolies gravures, où sont pêle-mêle les matières les plus variées, des articles de géographie aux mots *Bruzelles*, *Budapest*, *Bulgarie*, *Cambodge*, etc., des articles industriels sur le *Bronzage*, la *Broderie*, les *Calorifères*, des études historiques comme la remarquable étude sur l'Empire *Byzantin*, d'excellents articles scientifiques sur le *Brome*, l'acide *Bromhydrique*, le *Calcium*, le *Camphre*, etc., des analyses littéraires comme celle des *Burgraves* de Victor Hugo, des biographies *Brunetière*, *Buffon*, *Bugeaud*, *Burne-Jones*, *Byron*, *Calderon*, *Calvin*, etc. (*La série 5 fr. chez tous les libraires.*)

Les Livres

Les Ribaud, par le D^r CHOQUETTE (Montréal). — Voilà un livre doublement français. Il l'est par les sentiments, il l'est par la langue. C'est un roman dont la trame est des plus simples, mais qui met aux prises ces deux grands courants de l'âme humaine : l'amour et le devoir. Les Ribaud sont de ces familles canadiennes de 1837 qui ne s'étaient pas inclinées devant l'usurpateur et au foyer desquelles brûlait la flamme vivace et pure du souvenir de la mère-patrie. Le vieux père Ribaud a fait le coup de feu contre l'Anglais, son fils a été tué en duel par un officier. Il était réservé à ce patriote, si terriblement éprouvé, d'apprendre en jour que sa fille Madeleine, unique enfant qui lui restait, aimait un soldat anglais et que celui-ci répondait à son amour. Il se fait dans ces deux âmes une lutte surhumaine, c'est l'amour et le devoir qui sont aux prises. Le père Ribaud doit aller combattre les Anglais et peut-être sa première balle sera-t-elle pour celui que sa fille aime et, de son côté, Madeleine s'effraye en pensant que le premier coup de feu de son fiancé tuera peut-être son père. Tout se dénoue, hâtons-nous de le dire, à la satisfaction de tout le monde, sans que le patriotisme du père Ribaud ait eu à abdiquer le moins du monde devant l'amour de sa fille. On pourrait reprocher à M. Choquette l'inhumaine action du patriote Ribaud qui *sait* pertinemment, à un certain endroit, qu'il peut tuer l'amant de sa fille et qui s'acharne quand même sur l'officier qu'il croit être celui-là. Combien l'acte du capitaine Percival est plus noble ! Il préfère briser son épée pour l'amour de sa Madeleine.

Voilà un bel et bon livre comme on souhaiterait d'en voir naître souvent sur la terre canadienne. Il y a là-dedans quelques pages passionnantes, ce qui ne veut pas dire que tout est sans reproche, beaucoup s'en faut. Peut-être M. Choquette sacrifie-t-il parfois le style à l'idée. Mais son livre témoigne d'un esprit bien français, ce qui est une indiscutable qualité. Nous sommes heureux d'y applaudir.

Dimanches d'été, par GUSTAVE COQUIOT, librairie de l'Art, Paris. — Un livre d'une vaillante ironie et d'une philosophie charmante, œuvre d'un flâneur qui aime son Paris, comme Hugo, jusque dans ses verrues. Tout un défilé de croquis passe sous les yeux du lecteur, croquis pris à la hâte, au hasard de la promenade, les dimanches d'été où les Parisiens se partagent l'ombre des arbres dans les maigres bois qui environnent la capitale. Et comme elles ont été observées d'un œil profond de critique ces guinguettes de Meudon ou de Bougival que l'auteur décrit de main de maître !

Les Etats-Unis, l'Espagne et la Presse française, par ALBERTO RUZ, chez Paul Dupont, Paris. — Une critique quelque peu amère, mais quelquefois juste, du rôle joué par la majorité de la presse française pendant les deux années que dura l'insurrection cubaine. Il faut bien l'avouer, la presse française gouvernementale, catholique et conservatrice, se montra d'une partialité révoltante envers les malheureux Cubains. Seule la presse socialiste les soutint.

Le livre de M. Alberto Ruz est une véhémence protestation d'un Cubain contre l'action néfaste de la presse qui, par une campagne de fausses nouvelles, était parvenue à attirer les sympathies de la plupart des Français vers l'Espagne. Notre directeur, M. Achille Steens, qui se révolta un des premiers contre une pareille vilénie, fut mis au ban comme un malfaiteur par ses propres amis de la presse parisienne, aujourd'hui bien repentante.

De ce livre, détachons cette belle page sur Maximo Gomez :

« Lorsqu'en 1886, en présence de la perfidie de l'Espagne qui ne tenait aucune des promesses stipulées dans le pacte de Zanjon, les Cubains commencèrent à conspirer à l'étranger et firent appel au vieux soldat ; celui-ci quitta le Hon-

« durs où il résidait et se rendit à la Jamaïque, l'un des centres révolutionnaires. « Maximo Gomez était dans une situation de fortune désespérée; le grand soldat « manquait de tout. Sur ces entrefaites arriva à la Jamaïque M. Lorenzo Mercado, « originaire de Porto-Rico et ami de Gomez. Dès qu'il eut vu ce dernier, M. Mer- « cado alla trouver un médecin pour lui demander quel pouvait être le mal dont « l'illustre chef souffrait. Gomez est en train de succomber aux privations, dit le « médecin. M. Mercado courut en toute hâte à la recherche de Gomez et lui « demanda des détails sur sa situation actuelle. « Ma situation est toujours la « même, répondit Gomez, je suis pauvre; mais aujourd'hui je suis un peu plus « mal, parce que je ne puis trouver de travail. — Dans ce cas, répliqua M. Mer- « cado, j'exige que vous acceptiez mon aide; vous êtes malade; vous vous laissez « mourir et vous ne vous appartenez pas. Souvenez-vous que Cuba voit en vous « son libérateur. » Mercado se retira et fit parvenir à Gomez entre autres choses « une caisse contenant douze bouteilles de vin de Porto de qualité exceptionnelle « et valant soixante piastres. Gomez ne voulait en aucune façon recevoir le « cadeau. « C'est trop cher, disait-il, faisons une transaction: il y a du vin excel- « lent à six piastres la caisse, changez cette caisse pour une autre de six piastres, « et les cinquante-quatre piastres de différence iront augmenter les fonds de la « révolution prochaine. » A quoi Mercado répondit: « Pas du tout; si vous « acceptez ce que je vous ai donné et que vous buviez ce vin, je donnerais six « fois sa valeur à la caisse révolutionnaire; sinon, je ne donne rien. » Gomez « n'insista plus et comme Mercado se disposait à lui donner un chèque de « 120 livres sterling; « Allons les déposer à la banque, dit-il, voici mon livret. » « Quelle ne fut pas la stupéfaction de Mercado! Le livret mettait en évidence « qu'il y avait à la banque cinq mille six cents piastres en or (28.000 francs) « déposés à l'ordre de Maximo Gomez. Et cet homme mourait de faim! « Com- « ment avez-vous enduré tant de privations en ayant cet argent à votre disposi- « tion? — Cela ne m'appartient pas, répondit simplement Maximo Gomez; cet « argent est sacré, il est pour Cuba. »

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

EN SEPT VOLUMES

Le plus complet,

Le plus moderne,

Le mieux illustré

des Dictionnaires encyclopédiques français

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** est publié par *fascicules* de 16 pages à **50 centimes**, qui paraissent chaque semaine depuis le 1^{er} Avril 1897. Il y aura au moins 360 fascicules, devant former sept volumes. Les souscripteurs peuvent, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par *séries* brochées de 10 fascicules, paraissant tous les deux mois et demi environ, ou par *volumes*, brochés ou reliés, au fur et à mesure de l'apparition.

SOUSCRIPTIONS A FORFAIT : 170 FRANCS

(LA RELIURE EN SUS : 5 FRANCS PAR VOLUME)

Paiement : Pour la France, par *traites trimestrielles de 10 francs*, la première le 5 du mois qui suit la date de souscription.

— Pour le Canada, en *cinq versements égaux*, de six mois en six mois, le premier en souscrivant.

La souscription à forfait garrantit contre toute augmentation de prix, quel que soit le nombre de fascicules à paraître.

Librairie LAROUSSE, 17, rue du Montparnasse, Paris

SUCCURSALE, 58, RUE DES ECOLES (SORBONNE)

On souscrit également chez tous les Libraires de France et du Canada

Demander Gratis un fascicule pour Comparer avec les autres Dictionnaires

MADAME NAPOLÉON LAMARCHE & SA JEUNE FILLE DIANA

Rendues à la Santé et au bonheur par l'usage des Pilules Rouges du Dr. CODERRE

Madame Lamarche souffrait du retour de l'âge, sa fille pâle et faible souffrait de faiblesse féminine et débilité générale.

La mère et la fille, toutes deux jouissant maintenant d'une parfaite santé, recommandent à toutes les femmes et les jeunes filles malades de ne plus souffrir, mais de se guérir en prenant l'unique remède au monde pour les maladies des femmes : **Les Pilules Rouges du Dr Coderre.**

Pourquoi suis-je toujours si fatiguée ? Pourquoi suis-je toujours si faible ? Pourquoi suis-je toujours si misérable ? — Ces questions sont répétées et entendues tous les jours, à chaque instant dans toutes les maisons. Elles sont faites par des jeunes filles aussi bien que par des femmes. — Jeunes filles, épouses et mères de famille, vous avez perdu votre bonheur, vous ne jouissez pas de la vie, parce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe. Tout vous fatigue, vous vous sentez tristes, découragées, vous souffrez de maux de reins, troubles nerveux, lassitudes, irrégularité des menstrues, douleurs dans le bas-ventre, prostration physique et morale. Ces symptômes vous conduiront à des maladies incurables, peut-être à la mort, si vous les négligez, il faut donc de suite prendre le seul remède qui peut vous guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont l'unique remède au monde dont les femmes peuvent compter pour se guérir : elles ont guéri des milliers de jeunes filles et de femmes, de tout âge et de toutes conditions, elles ont sauvé des milliers de vies. Lisez les deux témoignages suivants : « Il y a trois ans je commençai à être très souffrante de maladies causées par le retour de l'âge, j'avais des douleurs dans la tête, mal d'estomac, mal de dos. J'avais des chaleurs qui me mettaient toute en transpiration, mal dans les côtés et douleurs dans tous les membres. Ma digestion était très mauvaise, j'avais perdu la mémoire, j'étais triste et découragée. J'étais obligée de rester couchée, je ne pouvais rien manger, je vivais au pain et à l'eau. J'étais rendue au dernier degré de faiblesse, quand une amie me conseilla d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi son conseil, et aujourd'hui, je suis parfaitement bien, je ne souffre plus que d'une chose : c'est le besoin de toujours manger. Je me sens une toute autre personne. Je vous permet de publier mon témoignage et je ne maudrai jamais de recommander ce précieux remède. Mme Nap. Lamarche, 4, rue Rose de Lima Saint-Henri, Montréal. »

Encore une autre preuve ; lisez : Je « demeure avec mes parents, et je travaille à la manufacture de coton. Depuis un an, j'ai constamment souffert de grande faiblesse causée par la pauvreté du sang. J'avais toujours mal à la tête, douleurs dans les reins, mal d'estomac, de côtés, le cœur malade, pas de courage pour rien, toujours prête à pleurer. A chaque mois j'endurais des douleurs atroces, et j'étais obligée d'être deux ou trois jours sans pouvoir aller travailler. Aucun remède ne m'avait soulagée. Encouragée par l'exemple de ma mère, qui s'était guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en prendre, et c'est à peine croyable, mais je suis complètement guérie. Puisse mon exemple encourager toutes les jeunes filles malades à se guérir comme moi. Diana Lamarche. »

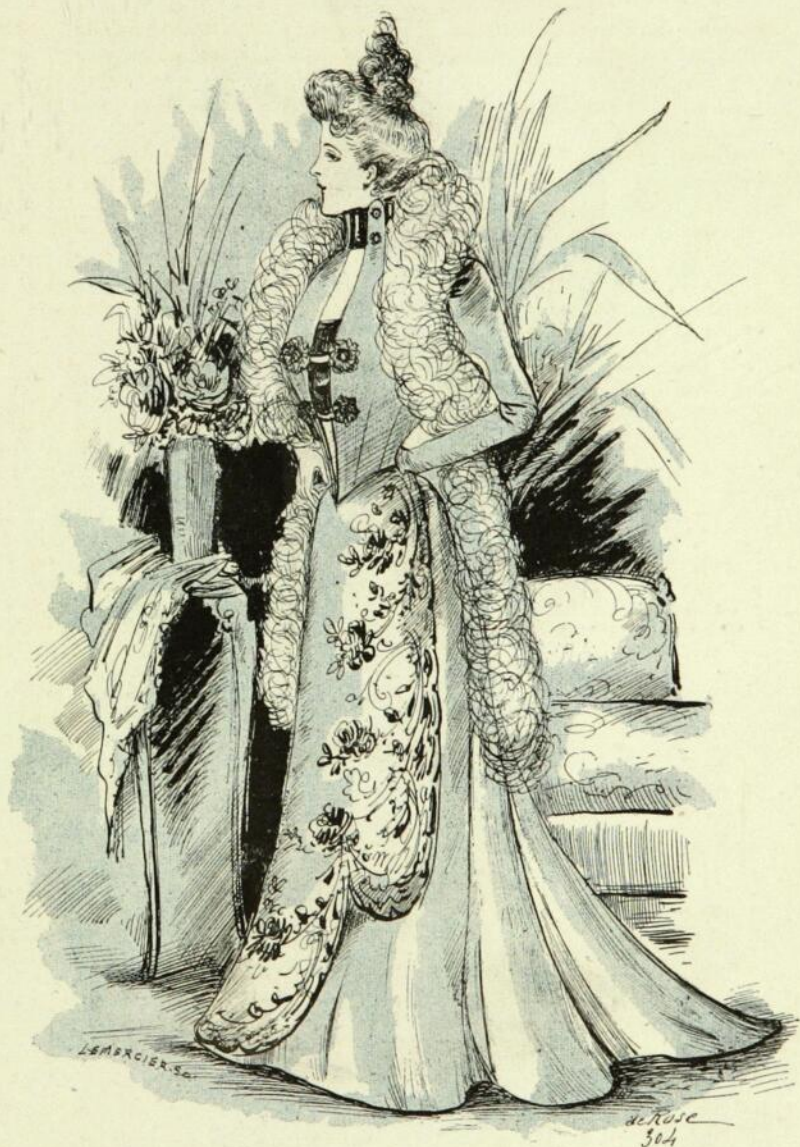
Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de rein, de côté, elles font désenfler les pieds et les mains, douleurs des maladies mensuelles, douleurs dans le bas-ventre, irrégularités, leucorrhée, hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes et courageuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont recommandées en tout temps et sous toute condition.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un éminent médecin spécialiste pour les maladies des femmes. Envoyez-lui une description complète de votre maladie. Le médecin vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Adressez comme suit : « **Dep. médical, boîte 2306, Montreal.** »

En garde contre les Pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 la boîte. Ces pilules sont des imitations, **refusez-les**. Si vous ne pouvez vous procurer les Pilules Rouges du Dr Coderre où vous demeurez, écrivez-nous en envoyant 0 fr. 50 en timbres-poste pour une boîte ou \$ 2 fr. 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Donnez votre adresse complète afin d'éviter du retard. Adressez : **Compagnie chimique franco-américaine, boîte 2306, Montreal, Can.**

LA MODE PARISIENNE

L'Administration de la REVUE DE DEUX FRANCES se charge de fournir les patrons sur demande.



1. Toilette de jeune femme en peau de soie. Jupe très plate devant, à tablier orné de broderie; le dos est monté en plis plats et légèrement à traine. Corsage à pointe, ouvert sur un gilet blanc traversé par une bande de satin noir. Col de satin noir sur lequel se rattachent deux pattes boutonnées.



4. **Toilette de ville.** Jupe en lainage écossais formant peplum retombant sur un volant de velours. Jaquette de velours à basque longue et arrondie, boutonnée devant et ornée d'un col découpé doublé de soie.



5. Toilette de ville en velours, recouverte d'une tunique de guipure se fermant de côté, et dans laquelle sont passés de petits velours. Manche plate en velours, surmontée de pointes de guipure.



2. Manteau en tartan écossais pour fillette de 7 à 8 ans. Redingote sac serrée à la taille par une ceinture de velours, ornée d'un capuchon de soie claire entouré d'un revers de velours, bordé d'un double volant en forme. Longs pans de soie retombant jusqu'au bas du vêtement et serrés à l'encolure par une patte boutonnée. Manche plate ornée d'un revers de velours avec volant en forme.



3. Toilette de promenade en drap rouge. Jupé en forme, montée à plat autour de la taille et garnie d'un volant légèrement ondulé; le corsage à double ajusté, se continuant jusqu'au bas de la jupe en longs pans formant deux plis plats garnis de petits boutons; le devant, formant veste boléro ouverte sur un gilet de mousseline de soie plissée, est orné de deux plis en travers. Petits revers garnis de plis, rattachés au milieu du devant par un revers de velours. Manche légèrement bouffante ornée de petits plis en travers, et terminée en pointe sur la main.



6. **Toilette de bal.** Jupe à traine en brocart glacé. Corsage entièrement ajusté et décolleté en carré; le devant drapé, dont les plis sont rattrapés au milieu par une broche, est orné de volants superposés en mousseline de soie, s'arrondissant sous les manches et entourant le corsage, formant tunique.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

Oculaire et Laryngologique

ACCUMULATEUR "MAJOR"

MAJOR

Officier d'Académie. — Membre du Jury, Paris 1895
Premières récompenses aux Expositions

Fournisseur de la Clinique Ophthalmologique, de l'Hôtel-Dieu de Paris
et des Hôpitaux

91 — Boulevard Saint-Germain — 91
PARIS

(CI-DEVANT 2, RUE THÉNARD)

PUYJALINET, TAILLEUR

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1894

QUELQUES-UNS DES PRIX DE LA MAISON :

Complet Veston.....	depuis	80 à 100	francs
— Jaquette.....	—	90 à 110	—
— Redingote.....	—	100 à 130	—
— Habit de cérémonie....	—	125 à 150	—

Le complet comprend toujours les trois pièces : l'habit, le gilet et le pantalon.

Pardessus depuis 70 à 120 francs

15, rue des Martyrs — Paris

P. S. — Adresser la mesure avec la commande (et y joindre un acompte de 50 0/0 sur le complet choisi) à M. PUYJALINET, 15, rue des Martyrs, PARIS.

L'Administration de notre Revue, à Montréal, donnera tous les autres détails nécessaires, si besoin en est.